

« LE PASSÉ RETROUVÉ »

Cercle généalogique de Villepreux

Ce.Gé.Vi



Cercle Généalogique de Villepreux

CE.GÉ.VI

SOMMAIRE

Page 3	Le Bureau.
Page 4	Editorial.

Pratique

Page 5	Nous sommes sur le Web.
Page 7	Les offices au couvent. (Complément à l'article de Pascal Henry n° 8)
Page 8	Retrouver ses ancêtres étrangers.
Page 10	Tous cousins.
Page 15	Sur les traces de vos ancêtres protestants.
Page 18	Comment échapper à la conscription sous l'Empire.

Personnages célèbres et métiers d'autrefois

Pages 19	Vincent de Paul à Villepreux.
Pages 31	La vigne et le vin au quotidien à Saint-Nom-la-Bretèche.
Pages 44	Une famille de menuisiers du XVIIème siècle en Bretagne.

La petite histoire

Pages 49	Une existence précaire, Henri Mélan « Petit Parisien abandonné ».
----------	---

L'Amour au fil des siècles

Page 55	Faire sa demande en mariage autrefois.
Page 57	A propos de l'Amour.
Page 63	Un chevalier poète au Moyen-Âge - L'Amour courtois.
Page 67	Le mariage d'Adam et Eve.

En fin de magazine 16 pages numérotées de 1 à 16 concernant :
« **LA LISTE DES MARIAGES DE VILLEPREUX TRIÉE PAR NOMS** »
du 2/11/1838 au 10/8/1881 (relevé effectué par *Pierre Maillochon*).

Recherche et rédaction des articles

*Jean Bodu - Christian Bony - Eliane Brun - Pascal Henry - Guy Jouanjan
Pierre Maillochon - Janine Michondard - Danielle Preisser - Patrick Ricaud*
Conception et réalisation : *Jean Bodu*

« Le Passé Retrouvé »

NDLR : Malgré notre vigilance, quelques coquilles ont pu se glisser dans l'élaboration des textes. Nous vous prions de nous en excuser à l'avance et nous vous signalons que quelques articles respectent les termes et l'orthographe d'origine.

LE BUREAU DE CE.GÉ.VI

Présidente	: Janine	MICHONDARD	4 place d'Aquitaine	Villepreux
Vice Président	: Daniel	DUQUENNE	5 rue Pierre Curie	Villepreux
Secrétaire	: Patrick	RICAUD	17 avenue de Vendée	Villepreux
Secrétaire Adjte.	: Micheline	BODU	7 avenue de Gascogne	Villepreux
Trésorier	: Jean	BODU	7 avenue de Gascogne	Villepreux
Trésorier Adjt.	: Pierre	MAILLOCHON	30 avenue des Prés Vendôme	Villepreux

LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Marc BILLET
Guy JOUANJAN

Jean-Marie DUTHOIT
Danielle PREISSER

Pascal HENRY

LES ADHÉRENTS

Daniel AYMÉ
Eliane BRUN
Jacqueline DEFER
Yolande HOLFORD
Monique LURTHY
Raymonde MORY
Marguerite ROHRBACHER

Jean-Pierre BEURNAUX
Guy BOUFFIGNY
Philippe DEPOULAIN
Isabelle LE GUILLERM
Liliane MAYARD
Annick OPIN
Pierre TOMASI

Christian BONY
Isabelle BOURION
Alexandrine GILLET
Alain LOY
Jean-Pierre MAYEUR
Thierry PAILLASSE

NOS PERMANENCES POUR LA SAISON 2007/2008

(Maison des Associations de la Pointe à l'Ange - Salle EUTERPE de 10h. à 12h.)

(2007) 15 septembre - 13 octobre - 10 novembre - 8 décembre

(2008) 12 janvier - 16 février - 15 mars - 12 avril - 10 mai - 14 juin

« Le Passé Retrouvé » - Revue du Cercle Généalogique de Villepreux
N° 9 - Septembre 2007

Siège Social : CE.GÉ.VI Mairie de Villepreux
Courrier : Maison du Droit et de la Solidarité Yves Corneaux
Square de la Haie Bergerie - 78450 Villepreux

Editorial

Nous voici arrivés au numéro 9 de notre magazine. Cette revue qui depuis septembre 2003 vous apporte pistes et renseignements pour progresser dans votre généalogie.

Histoires et anecdotes vous ont permis de plonger dans la vie de vos ancêtres.

Dans ce numéro vous découvrirez que nous sommes tous cousins.

Que la vigne était une activité prospère dans notre région.

Qu'en Bretagne une famille de menuisiers a laissé des traces.

Que Vincent de PAUL a marqué de son empreinte Villepreux.

Que la vie était difficile pour « les petits Paris ».

Que l'amour a toujours fait partie de la vie de ceux qui nous ont précédés.

Et bien d'autres choses encore !

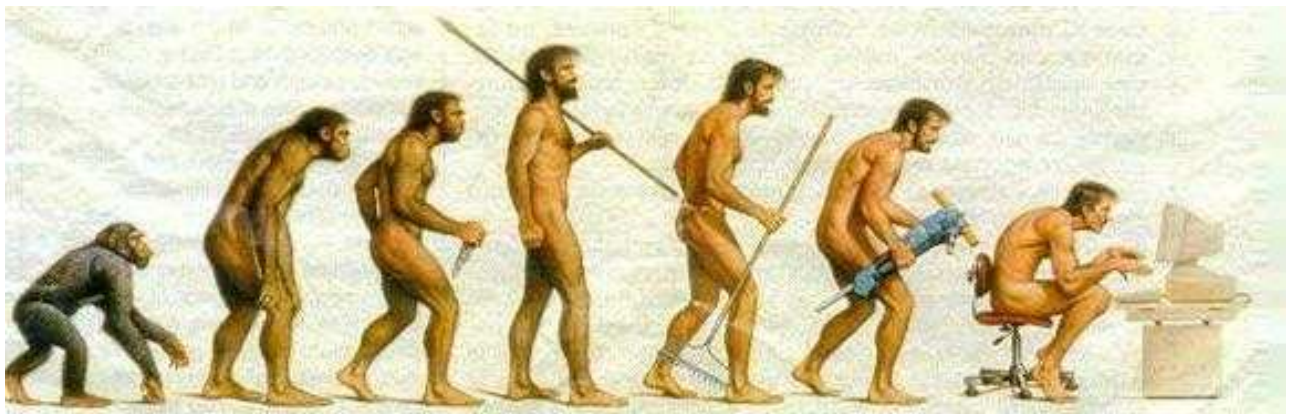
La généalogie ce n'est pas seulement la recherche de nos ancêtres, mais aussi la façon dont ils vivaient, leurs joies et leurs peines et tous les épisodes qui ont marqué leur vie.

Nos descendants auront de la chance car notre génération a découvert la généalogie, science qui autrefois était réservée principalement à la noblesse et aux familles aisées, et nous leur laisserons une foule de renseignements sur nos ancêtres, que nous aurons « stockés » grâce à l'informatique.

Alors continuons à « fouiller » dans le passé et enrichissons nos recherches !

Jean Bodu

« Hé oui ! Notre lointain ancêtre n'avait qu'un seul objectif le web ! »
(Visitez notre site)



(gravure communiquée par Pascal Henry)

CA Y EST, NOUS SOMMES SUR LE WEB !

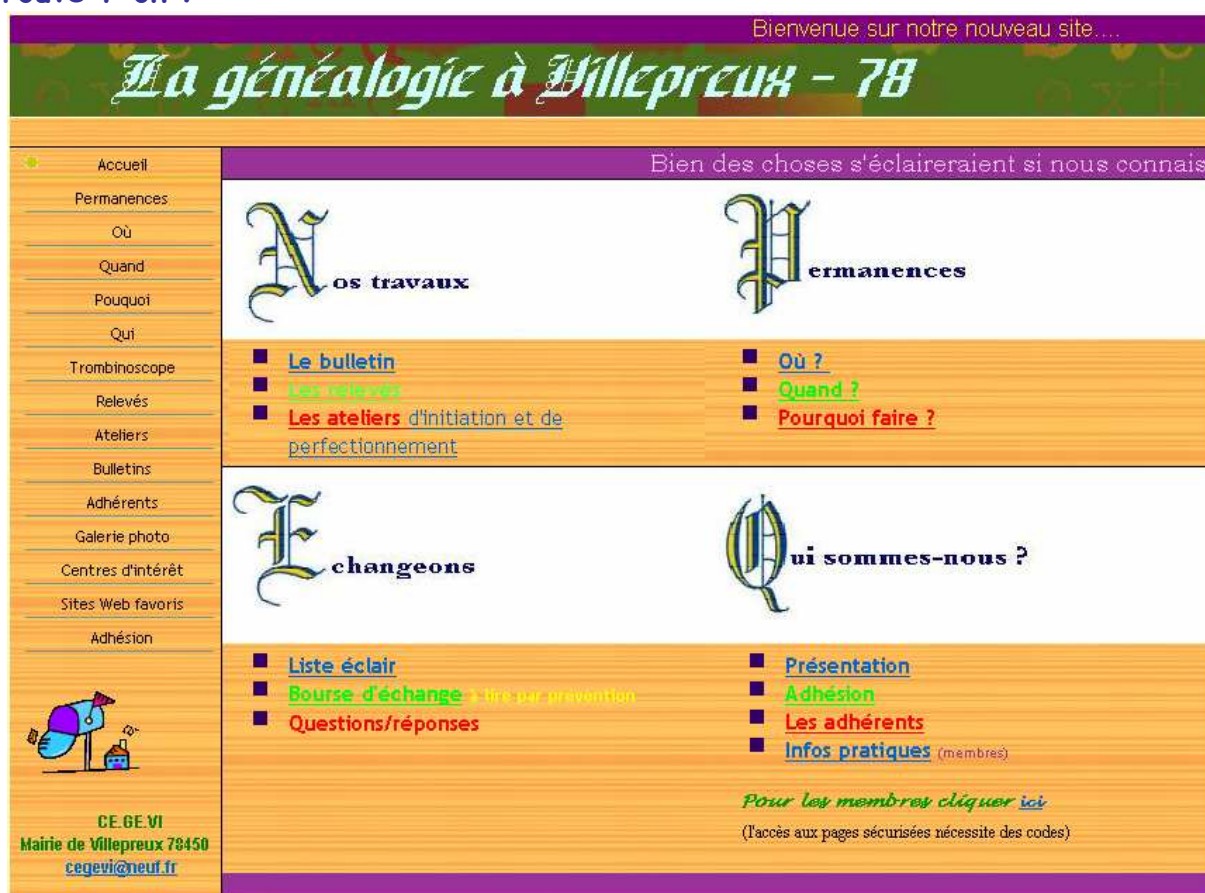
<http://ricaupa.free.fr/CEGEVI>

Pourquoi ce site ?

Un site internet c'est d'abord afficher son image et sa présence sur le réseau internet ! Au-delà d'une présentation des services... c'est aussi une façon de démontrer sa capacité d'ouverture et d'évolution. Une fois le chemin d'accès au site en poche, nos amis adhérents et tout un chacun peu très facilement consulter le site quand ils en ont besoin.

Jusqu'à maintenant, les sites internet étaient construits par des sociétés spécialisées et chaque modification de site nécessitait de reprendre contact avec son prestataire (d'où des frais de mise à jour importants). Aujourd'hui grâce à des logiciels et aux astuces disponibles sur internet, il devient possible de modifier le contenu de notre site 24h/24h et 7j/7j. Toutes les modifications se font d'abord sur l'ordinateur. Puis, une fois terminées, on transfère d'un clic les modifications sur le net.

Que trouve t-on ?



Pour commencer le nom du site « La généalogie à Villepreux - 78 ». Là, il ne s'agit pas de vendre un produit quelconque, mais bien de parler de généalogie. Et plus précisément de la généalogie telle qu'elle est vécue par les amis de Villepreux du 78, pour distinguer des autres Villepreux de France.

On a essayé d'en faire une présentation simple, attractive et pratique. Ainsi 4 grandes rubriques en commençant par la dernière « **Qui sommes-nous** » pour présenter notre association et ses adhérents.

Nos adhérents qui font de la généalogie sur toute la France et dont les amis, quelquefois, nous font l'honneur de mettre à notre disposition leur liste éclair.

C'est là, aussi que l'on y trouve une partie privative avec la saisie de codes attribués par l'administrateur du site (**Patrick Ricaud**) et l'accès à cette partie dans (**Infos pratiques**). On reviendra sur le contenu un peu plus loin.

Ensuite :

- La partie sur les « **Permanences** » pour préciser où et quand on a le plaisir de se rassembler autour du thème de la généalogie.
- La partie la plus importante est évidemment celle concernant « **Nos travaux** » où l'on découvre notre bulletin et la mise en bouche avec les sommaires et les éditoriaux, les relevés ou dépouillements effectués à la force du poignet par quelques courageux, nos ateliers avec le calendrier et les thèmes abordés faisant état de notre dynamisme.
- Une dernière partie « **Echangeons** » en est à ses débuts. L'idée est d'attirer l'internaute à nous solliciter pour établir une relation. C'est pourquoi on y trouve en premier l'accès aux listes éclair. Peut-être y aura-t-il un cousin lointain qui se retrouvera dans cette liste ? Il pourra même contacter le bon correspondant sans intermédiaire. Puis on trouve la bourse d'échange pour indiquer ce que l'on est en mesure de faire pour quelques recherches ponctuelles mais aussi d'alerter l'internaute sur des propositions mensongères.

Voici pour la partie principale du site. Voyons maintenant la partie de gauche qui rassemble quelques liens d'accès rapides parmi lesquels on retrouve des liens déjà vus ; Où, quand, pourquoi, relevés, bulletins, adhérents, adhésion et des liens nouveaux :

Le **trombinoscope** avec les photos des membres du bureau et du conseil d'administration.

La **galerie photos** pour donner un aperçu de nos activités et du passé de Villepreux.

Les **centres d'intérêts** avec de brefs rappels sur nos activités.

Les **sites web favoris** rassemblent quelques sites qui nous semblent intéressants pour le plus grand nombre ainsi que ceux qui acceptent généreusement de nous référencer (de mettre notre chemin d'accès à disposition des internautes dans leur propre site afin de leur permettre de nous connaître).

Sans oublier la boîte aux lettres qui permet d'envoyer un courriel à notre cercle.

Revenons maintenant à **la partie privative** qui offre un intérêt particulier à nos adhérents exclusivement. On y trouve tout d'abord la liste d'outils qui évolue régulièrement. Le dernier en date « Exemple de généalogie avec Hérédix » est la présentation vraiment intéressante sous la forme de pages web d'une généalogie d'un de nos membres (recommandé). On a aussi un forum qui devrait permettre à chacun de continuer à échanger avec les autres membres. Son utilisation est encore modeste, il doit y avoir certainement nécessité d'expliquer son mode d'emploi car les membres ont toujours des questions ou des anecdotes sur la généalogie.

Me direz-vous **est-ce que cela fonctionne ?** Et bien oui, un rapport statistique fourni par le fournisseur d'accès indique qu'il y a 8 visiteurs chaque jour en moyenne depuis son lancement et les pages les plus visitées. Mais cette aventure n'en est qu'à son début. Ainsi, nos membres disposent maintenant d'un classeur renfermant toutes les informations utiles dont ils ont besoin concernant notre cercle.

Patrick Ricaud

LES OFFICES AU COUVENT

Compléments d'information à l'article paru p 30 dans le numéro 8 du « Passé Retrouvé » de CEGEVI dont le titre était « les offices au couvent »

La journée compte sept heures canoniales, plus une la nuit.

Chacune correspond à des offices liturgiques (prières) que les religieux prononcent ensemble ou individuellement en cas de nécessité.

Chaque heure est sonnée à la cloche du monastère et, par là même, sert de repère horaire aux laïcs des alentours, **l'église donne l'heure**, elle définit aussi le calendrier grâce aux nombreuses fêtes religieuses.

Laudes	A l'aurore	*
Prime	Première heure du jour	6 h
Tierce	Troisième heure du jour	9h
Sexte	Sixième heure du jour	12h
None	Neuvième heure du jour	15h
Vêpres	Le soir	*
Complies	Avant le coucher	*
Matines ou vigiles	Dans la nuit	**

***** Mais, il est difficile d'établir une correspondance avec notre heure actuelle car l'heure dépendait :

- **de la saison**, été ou hiver : le soleil se lève plus tôt en été !
- **de l'endroit** où est situé le monastère.

Aujourd'hui que l'on soit à Brest ou à Strasbourg l'heure affichée par nos pendules est la même. Or, **au soleil, (seul moyen de détermination de l'heure dans le passé)** il y a une demi heure d'écart : quant il est midi à Strasbourg, il est 11 H 30 à Brest.

Différentes heures solaires existent aussi entre le Nord et le Sud de la France.

Et il faut savoir que l'heure n'était pas la même d'une ville à l'autre.

****** La nuit, le temps pouvait être donné par une pendule à eau (clepsydre = voleur d'eau, récipient d'eau percé à la base, inutilisable les nuits de gel !) ou par la combustion d'un cierge que l'on a gradué, paré de clous qui tombent dans un socle de métal.

En plus de ces prières, les religieux se réunissaient, une fois par jour, pour participer à **la messe**. L'heure de la messe était fixée pour ne pas nuire aux différents travaux à accomplir dans le monastère.

Le chapitre se réunit à date fixe, ou en fonction des besoins. Les responsables de la communauté, les chanoines décident de l'organisation de la vie de la congrégation. Ils peuvent organiser des messes quotidiennes pour le repos des morts, messes financées par la famille du défunt, des pèlerinages qui leur apportaient des ressources, traiter de l'augmentation du nombre des membres de la communauté, de la construction de bâtiments ... Les chanoines se réunissent dans la **salle capitulaire (salle du chapitre)**.

RETROUVER SES ANCÊTRES ÉTRANGERS

Avoir un ancêtre immigré met un peu de couleur à votre arbre généalogique, mais peut également devenir un obstacle de taille. Une fois identifié, comment retrouver trace de cet homme ou de cette femme venu d'ailleurs ?

Voici quelques petits tuyaux qui espérons le vous faciliteront la tâche.

Ancêtre d'Europe : les plus faciles à retrouver.

En Italie, l'état civil date de 1866-1870 avec la constitution de l'Etat Italien. Les mairies détiennent un registre original d'état civil (depuis 1866), un double se trouve au tribunal. Vous pouvez demander un acte de naissance, mariage ou décès, mais la mairie ne délivrera qu'un certificat et non pas une copie intégrale de l'acte (**uniquement pour les registres de plus de 60 ans**).

Autre source d'information non négligeable : les mairies ont tenu (de 1866 à 1940 environ) un recensement par maisonnée (**registre di popolazione**) avec indication du chef de famille et de toutes les personnes qui y vivent, avec leurs dates de naissance, mariage, décès et des observations. On trouve aussi un registre d'émigration comportant les noms, prénoms, filiation et lieu de destination de ceux qui ont quitté la commune.

Les registres paroissiaux (baptême, naissance, mariage et sépultures) sont anciens (1545, concile de Trente). Ils sont conservés à la paroisse depuis l'origine. Un double a été créé vers 1820 ; il est conservé à l'évêché. Vous devez le consulter sur place après avoir obtenu l'autorisation du directeur des archives diocésaines.

Il existe plusieurs adresses intéressantes en France dont l'« **Association Ancêtres Italiens** », 3, rue de Turbigo, 75001, Paris (sur le net : <http://www.geneaita.org/emi>) et l'« **Association Racines Italiennes** », 10, avenue de Robache, 88100 Saint-Dié-Vosges (tél. : 03 29 56 51 22, Fax : 03 29 56 51 22, E-mail : arnaud_italia@hotmail.com , Site : <http://www.racinesitaliennes.org>).

En Espagne, les archives datent du XVIème et même du XVème siècle et sont très riches. Sur le site du Ministère de la culture espagnol vous pouvez consulter une base de données sur toutes les **archives ibéro-américaines** (en espagnol).

Les archives de l'église espagnole sont à consulter dans les diocèses dont voici les adresses : <http://www.conferenciaepiscopal.org/diocesis/> .

En Angleterre, il existe deux types d'archives : les archives paroissiales (baptêmes dès 1538, mariages à partir de 1754) et l'état civil (depuis 1837).

Les premières sont conservées aux « **Archives des Comtés** » et les secondes au « **Bureau Central de l'état civil** ». Pour demander des relevés, écrivez à cette adresse : Family Records Center, 1 Myddelton Street, London EC 1R 1UW ou sur **leur site**.

Pour les registres paroissiaux : La Society of Genealogists, 14 Charterhouse Building, Goswell Road, London EC 1M 7BA ou sur **leur site**.

...../.....

En Allemagne, il existe plusieurs sortes d'archives :

- « **Archives paroissiales catholiques** », dans les diocèses ou aux Archives d'Etat.

- « **Archives protestantes** », dans les Archives des Eglises nationales, et dans les Archives de l'Etat ou Nationales.

- « **L'état civil** », depuis 1798 en Rhénanie et 1871 dans le reste de l'Allemagne.

Simplifiez vos recherches en contactant des associations de généalogistes : **DAGV, Schlosstrasse 12, D-50321 Brühl, Rhénanie : WGFF, Unter Gottes Gnase 34, 50895 Köln ; Sarre : ASF, Hebbelstrasse 3, D-66346 Püttlingen.**

En Belgique, l'accès aux archives est payante et ne peut se faire que sur place. Consultez les registres de population, les « **Archives Notariales** », les « **Archives des Greffes scabinaux** » (justice) et les états de biens aux « **Archives de l'Etat** » (avant 1880) ou auprès des administrations communales (après 1880). Ou faites vous aider :

- « **Office Généalogique et Héraldique de Belgique** », avenue Charles Thielemans 93, 1150 Bruxelles.
- « **Service de Centralisation des Etudes Généalogiques et Démographiques** », Maison des Arts, Chaussée de Haecht 147, Scharbeck, 1030, Bruxelles.

Afrique, Asie... mission impossible !

Sachez que si vos ancêtres viennent d'Afrique, du Moyen Orient ou d'Asie, il sera très difficile de les retrouver. L'état civil étant quasiment inexistant dans ces régions. À moins qu'ils ne soient originaires d'une ancienne colonie, auquel cas vous pourrez les retrouver sur les archives coloniales. Il existe maintenant des outils très performants comme les cédéroms historiques : « **Annuaire colonial 1895** ». Pensez également au « **Service Central de l'Etat Civil de Nantes** » qui conserve les actes de Français nés à l'étranger et des naturalisés.

Franchir les barrières.

Faire des recherches sur un ancêtre étranger est souvent long et fastidieux. Heureusement, il existe aujourd'hui des services et des outils pratiques et performants :

- « **Le site des Mormons** » : la plus grande base d'archives publiques microfilmées.
- « **Les bases de données historiques** » : les naturalisations entre 1900 et 1950, « **Répertoire de l'Armée Française** » (1842-1873-1914), « **Annuaire Colonial** » 1895.....
- **Le réseau d'échange mondial généalogique : Gedlink.**
- **Les forums de discussion.**

L'important étant de ne jamais baisser les bras devant les obstacles, car la généalogie est avant tout une grande aventure semée d'embûches. Espérons que ces conseils vous seront utiles.

Bon voyage dans le temps et l'espace !

Sources : <http://genealogie.orange.fr> (texte de Laetitia Moisant)

Jean Bodu

Tous cousins

Première partie

Les liens de parenté.

Nous sommes tous cousins, et à ce titre, nous avons tous des liens de parenté.

Mais qu'est ce qu'un lien de parenté ?

On distingue principalement des liens de parenté :

- par consanguinité, entre plusieurs individus possédant un ancêtre commun. Il s'agit là d'une **parenté naturelle**.
- par alliance en cas de mariage ou pacs : Il s'agit là d'une **parenté civile**.
- par rapprochement familial : Il s'agit là, d'une **parenté spirituelle** (entre parrain et filleul), ou bien d'une **parenté légale** (entre mère et fille adoptive).

En généalogie, la parenté s'étudie par la succession des générations au sein d'une même famille.

Cette parenté est directe si les individus qui la compose sont nés l'un de l'autre (grand père, père, fils.....). Elle est collatérale si elle concerne les frères et sœurs, les oncles et tantes, les nièces et les neveux.....

Deuxième partie

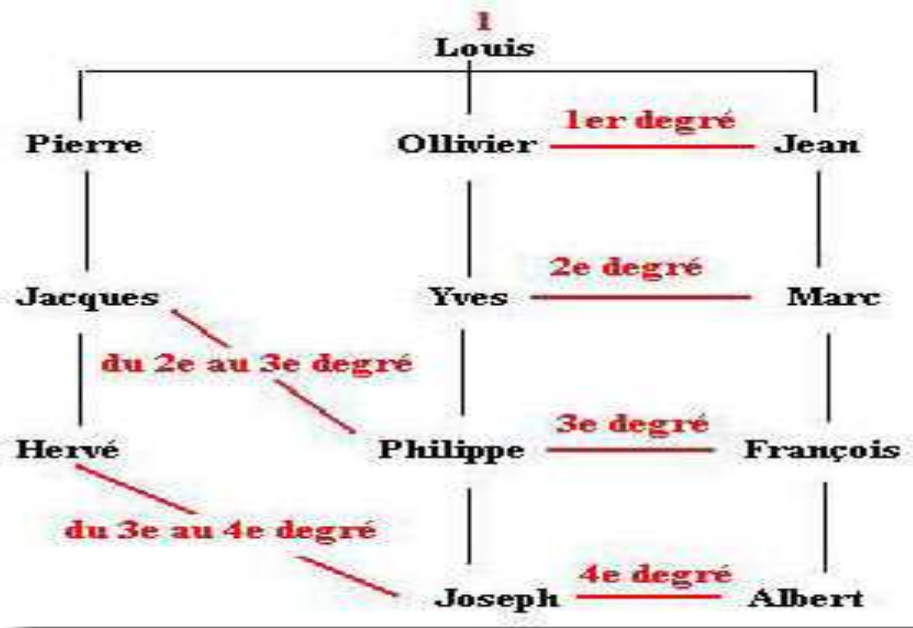
Les degrés de parenté.

Il existe différents degrés de cousinage selon que l'on se trouve en droit canon ou en droit civil.

Le droit canon

Il est établi par l'église catholique.

Il a pour but de limiter le nombre de mariages consanguins, source de troubles physiologiques.



Avant 1200, le mariage est interdit jusqu'au 7^{ème} degré.

En 1215, le concile de Latran ramène l'interdiction au 4^{ème} degré.

Aujourd'hui, l'interdiction s'applique jusqu'au 3^{ème} degré.

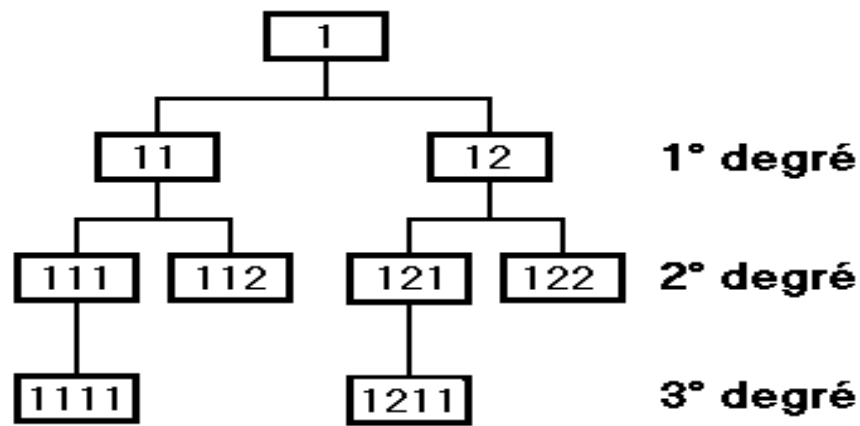
Les dispenses de mariage consanguins des 1^{er}, 2^{ème} et 3^{ème} degré peuvent être accordées par le pape ou l'évêque.

Ces dispenses sont quasi inexistantes de nos jours ; mais il arrivait fréquemment au 16^{ème}, 17^{ème} et 18^{ème} siècle que le pape dispense pour le 2^{ème} degré et que l'évêque le fasse pour les 3^{ème} et 4^{ème} degré. Il est intéressant de comprendre le principe de calcul de consanguinité car il n'est pas rare de rencontrer dans certains actes de mariage la mention de dispense de consanguinité au 3^{ème} degré (cousins issus de germains). Cela m'est arrivé très récemment lors de recherches dans la région du Berry.

Le tableau qui illustre la figure ci-dessous explique les degrés de parentés :

- des 1^{er} degré entre frère et sœur (11.12), (111.112), et (121.122),
- des 2^{ème} degré entre cousins germains (111.121),
- des 3^{ème} degré entre cousins issus de germains (1111.1211).

Entre les numéros 1111 et 121, il y a une parenté du 3^{ème} au 2^{ème} degré de consanguinité.



...../.....

Mais il existe aussi les dispenses d'âge pour le mariage car :

- Sous l'ancien régime, il est interdit de se marier avant 12 ans pour les filles et 14 ans pour les garçons.
- En 1792, il est interdit de se marier avant 13 ans pour les filles et 15 ans pour les garçons.
- Aujourd'hui, il est interdit de se marier avant 15 ans pour les filles et 18 ans pour les garçons.

Mais quelles étaient les principales raisons de mariages consanguins ?

- Nos ancêtres se déplaçaient peu et ils trouvaient un conjoint dans le village ou celui d'à côté.
- On se mariait très souvent entre gens de même milieu ; les nobles se mariaient entre eux, il en était de même dans les secteurs d'activité (entre vignerons, entre agriculteurs, etc.....).
- Les catholiques ne se mariaient pas avec des protestants.....
- Les races ne se mélangeaient pas.

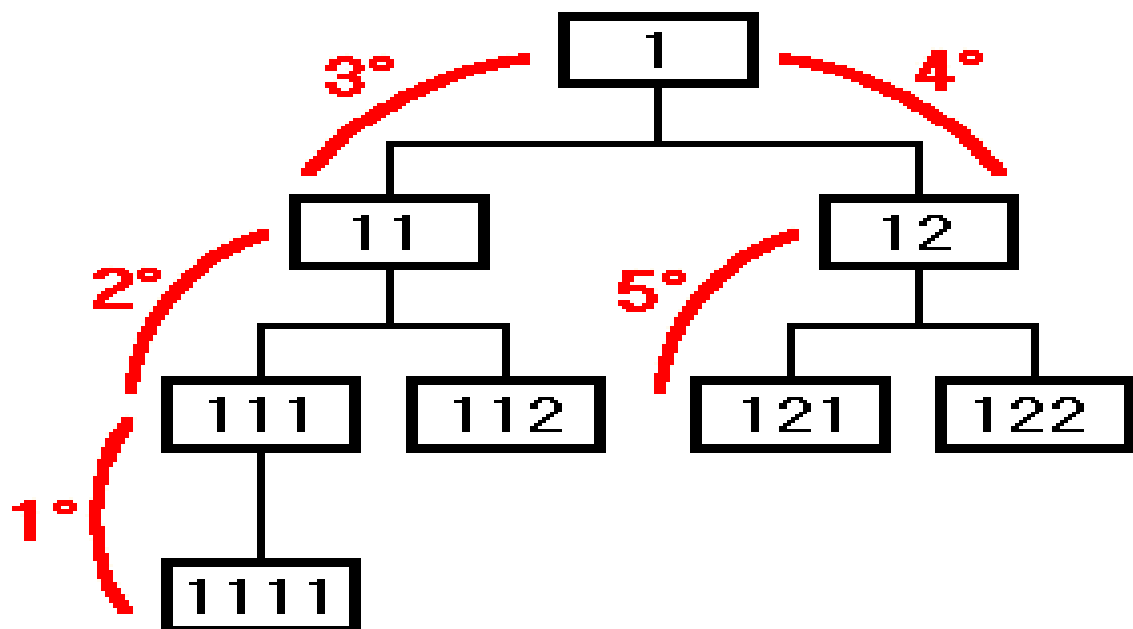
Le droit civil

Là, le degré de parenté correspond à une génération.

Ainsi, il y a :

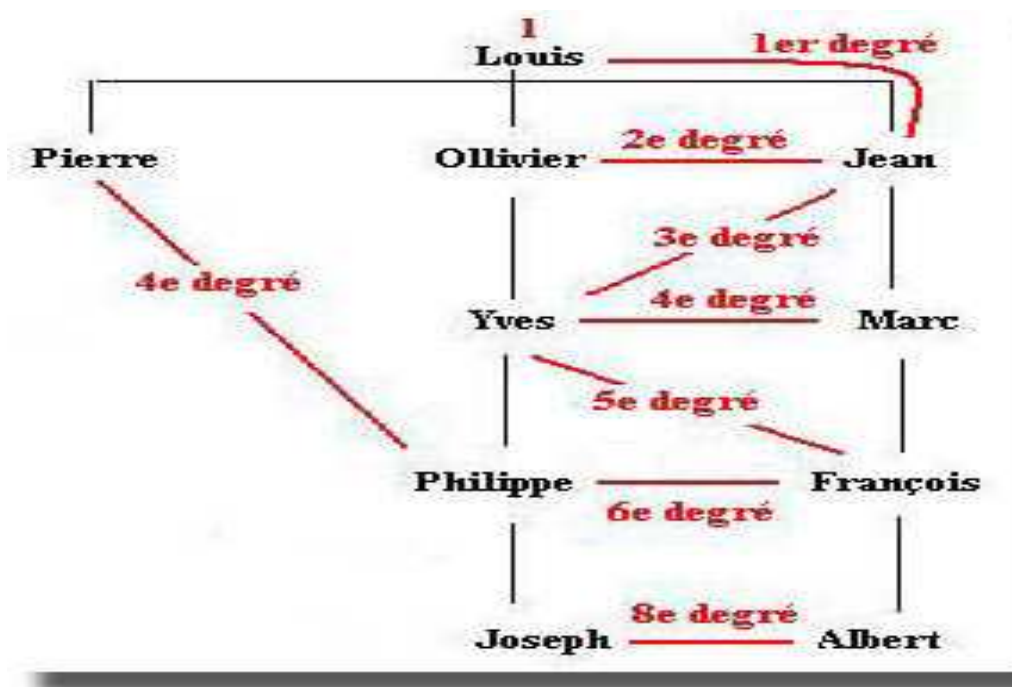
- 1 degré entre un père et une fille,
- 2 degrés entre le petit fils et son grand-père, entre le frère et la sœur,
- 3 degrés entre un enfant et sa tante.

Le tableau n°1, qui illustre la figure ci-dessous montre la méthode qui permet de compter les degrés de parenté entre l'individu 1111 et le 121.



...../.....

Le tableau n°2 ci-dessous donne un exemple plus précis qui permet de comparer le droit canon du droit civil.



En matière de succession, c'est le droit civil qui fait foi.

La ligne collatérale privilégiée consiste en la recherche des frères et sœurs du défunt ou leurs descendants.

La ligne collatérale ordinaire consiste en la recherche des oncles et tantes, grands oncles et cousins germains ; ce bien sûr après les descendants directs.

En règle générale, la capacité d'hériter s'arrête au 6^{ème} degré.

Toutefois, il n'est pas rare d'aller jusqu'au 12ème degré.

Sur le site http://www.jeanlouis-garret.net/calcul_parentes.htm, vous trouverez un formulaire destiné à calculer les degrés de parenté en droit canon et en droit civil.

Troisième partie

L'IMPLEXE.

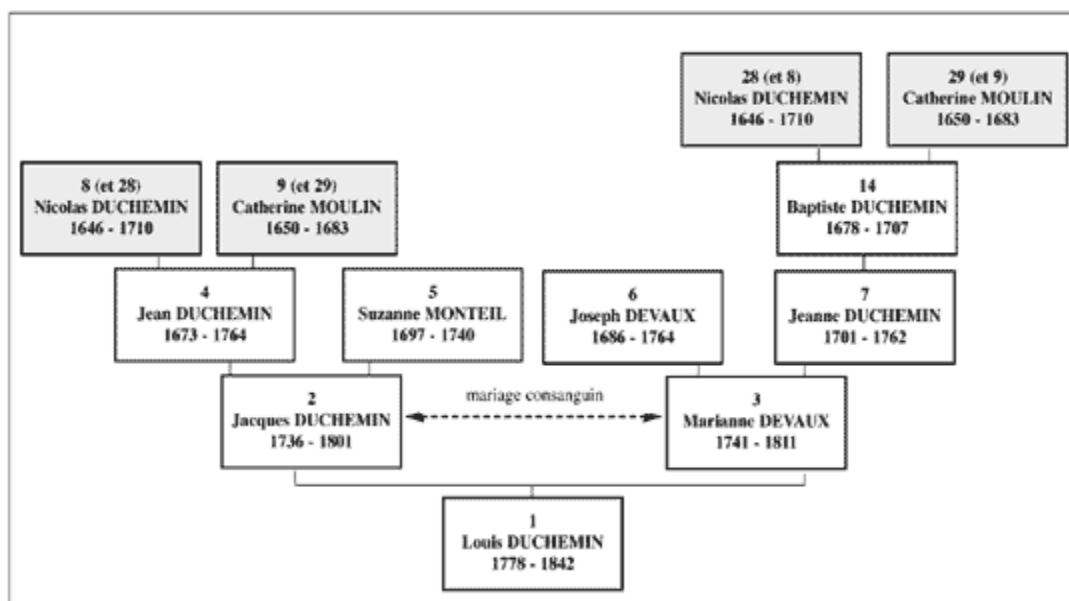
On dit qu'il y a implexe en généalogie lorsque pour une personne donnée ; deux ascendants directs sont une seule et unique personne.

C'est ce qui m'est arrivé lors de recherches généalogiques en Bretagne dans le département des Côtes d'Armor.

...../.....

Voici comment je me suis retrouvé avec un implexe et des ascendants ayant deux numéros de Sosa différents.

Voici un exemple concret :



Un cas d'implexe

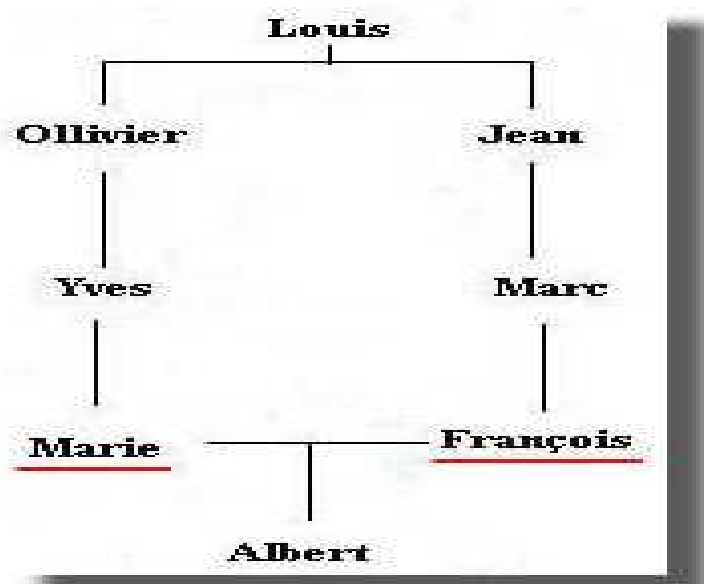
Les cas d'implexe ne sont pas rares car les mariages entre cousins, à divers degrés de parentés, arrivaient du fait de la faible mobilité des gens avant la révolution industrielle. L'implexe présentée ci dessus est réalisée sur 4 générations ; mais il est possible qu'il y ait des exemples sur sept ou huit générations.

L'exemple suivant, inventé de toutes pièces vous permettra de comprendre très facilement ce qu'est un implexe.

Lorsqu'un aïeul est implexe, c'est toute son ascendance qui l'est aussi.

C'est ainsi que le nombre théorique d'ascendants n'est pas égal au nombre réel.

La différence peut être d'ailleurs très importante entre les deux nombres (réel et théorique).



Sources : <http://perso.orange.fr/f5zv/genealog>
http://www.jeanlouis-garret.net/calcul_parentes
<http://gperilhous.free.fr/Mgenealogie/cours>
<http://a.tournoux.free.fr>
Cahier Stemma n° 65, 1^{er} trimestre 1995.

Pascal Henry

SUR LES TRACES DE VOS ANCÊTRES PROTESTANTS

Vous souhaitez construire votre arbre généalogique et, pour ce fait, remonter dans la recherche de vos ancêtres ? Il vous faudra consulter les registres de naissances, mariages et baptêmes que vous trouverez dans les archives nationales, départementales, hospitalières et privées. Tout cela devrait être assez aisé si votre famille est d'origine catholique. En revanche, si vous êtes issu d'une famille protestante, cette recherche sera beaucoup plus difficile à cause des guerres de religion qui amenèrent les protestants à procéder à de fausses conversions ou de tenir secret leurs registres. Histoire d'une scission qui eut une grande conséquence sur la généalogie française.

De l'entente à la scission.

A l'occasion du premier synode national, réuni en 1559, les autorités de l'Eglise réformée avaient engagé les pasteurs à inscrire et à garder les noms des baptisés, de leurs parents et parrains. Une sorte d'état civil protestant qui ne dispense pas les protestants de faire inscrire leurs actes auprès des autorités catholiques. En 1579, une ordonnance royale prévoit l'enregistrement des actes auprès des prêtres catholiques ou auprès des greffes mais, c'est en 1664, qu'un pas important est franchi. Un arrêt du Conseil confie aux pasteurs la responsabilité de tenir les registres protestants, mais hélas pour peu de temps.....

En effet, 1685 marque la révocation de l'Edit de Nantes. C'est un tournant dramatique pour les protestants. Nous sommes alors sous le règne de Louis XIV. La guerre de religion est déclarée. Les temples sont fermés, les protestants persécutés et bientôt privés d'existence légale. Certains font dresser leurs actes de mariage par des notaires complaisants. D'autres, bravant l'interdiction des synodes, préfèrent recourir à l'artifice d'une conversion simulée.

D'autres encore s'adressent au prêtre d'une paroisse peu fréquentée qui accepte parfois de célébrer le mariage clandestinement, sans exiger la preuve du baptême au risque de se voir infliger les galères !! Mais bientôt, la non tenue des registres protestants contrarie les autorités car les informations s'étiolent. Louis XIV décide alors de faire noter les décès par les juges, sur la déclaration de ceux qui y ont assisté. Mais cette inscription impliquant l'appartenance du défunt à la religion réformée, et des peines infamantes étant prévues contre ceux qui la professaient, les familles répugnent à publier la mort de leurs parents, dont les corps devaient, selon la loi, « être traînés sur une claie et jetés à la voirie », et les inhumations s'opèrent dans la clandestinité.

Une réorganisation clandestine.

Après une période de violents bouleversements, l'Eglise protestante parvient à se réorganiser. Ainsi des registres sont rédigés secrètement, dont beaucoup d'ailleurs nous sont parvenus. Il convient toutefois de distinguer les Eglises réformées (calvinistes) qui furent officiellement interdites de 1685 à 1787, même en Alsace, et l'Eglise de la confession d'Augsbourg (luthérienne) qui fut toujours tolérée en Alsace et qui a toujours tenue des registres séparés.

Concernant l'organisation et la tenue des registres clandestins, les règles les plus élémentaires de prudence interdisaient de préciser le lieu. Les pasteurs tenaient avec un soin très attentif ces cahiers qu'ils emportaient avec eux et laissaient dans un consistoire lorsqu'ils étaient achevés. Toutefois cela n'était d'aucune utilité pratique car les actes ne pouvaient jamais être produits. Il fallait au contraire les dissimuler.

Un assouplissement des règles et un retour à celles de 1579.

A la fin de l'Ancien Régime, certaines personnalités s'interrogent sur une situation qui fait de tous les protestants des bâtards. Un mouvement de sympathie saisit alors l'opinion publique et incite le gouvernement à réagir. C'est ainsi qu'en novembre 1787, l'Edit de tolérance est édicté et l'on

revient à la situation de 1579. Les actes protestants peuvent être enregistrés soit auprès des

...../.....

curés, soit aux différents greffes. Il faudra attendre la fin de l'Ancien Régime et la Révolution

française pour voir se rétablir les droits des protestants. Après 1792, on pourra s'adresser aux temples et aux centres protestants régionaux pour y demander des actes et ainsi mener à bien les recherches généalogiques.

Ce sont toutes ces vicissitudes qui expliquent qu'il n'existe aucune série complète de registres paroissiaux protestants - sauf en Alsace, où quelques-uns débutent en 1525, et dans le comté de Montbéliard où, de 1565 à 1576, le culte catholique fut au contraire prohibé. Certaines collections, très lacunaires, sont conservées aux Archives nationales.

Sources : www.genealogie.com (Hélène Morvan)

Jean Bodu

Les Protestants

De l'Edit de Nantes, promulgué par Henri IV le mercredi 15 avril 1598 à sa révocation par Louis XIV le mercredi 17 octobre 1685, l'état civil des protestants ne pose pas trop de problèmes. Depuis cette dernière date jusqu'à la veille de la Révolution tous les protestants figurent, en principe, dans les registres catholiques. Ils sont généralement désignés par les termes « huguenot », « nouveau converti », « nouveau catholique ».....

Toutefois un ouvrage reste incontournable (voir fondamental) pour toute recherche sur des ancêtres protestants : l'ouvrage indispensable de Gildas Bernard : **Les familles protestantes en France XVIème siècle - 1792 - Guide des recherches biographiques et généalogiques**. Publié en 1987 par les Archives nationales. En 699 pages, l'auteur, ancien Inspecteur-Général des Archives de France, mentionne de façon précise, pour chaque département, toutes les ressources qui s'offrent aux chercheurs et historiens des familles. Autre ouvrage important qui complète le premier : **B. Escalle - Guide des recherches généalogiques sur les familles protestantes - Paris 1983**.

Signalons les sympathies connues pour le protestantisme des notaires parisiens **Nicolas de Beaumont (étude LXIX, de 1610 à 1613)**, **Antoine Léal (étude CXXII de 1548 à 1571)**, et **Eustache Goguiet (étude CXXII, de 1557 à 1572)** aux Archives nationales.

Aux Archives nationales, on pourra également consulter les microfilms « **368/Mi/1** » à « **368/Mi/15** », lesquels reproduisent une partie des documents soustraits de la Bibliothèque de la Société d'Histoire du Protestantisme Français pendant la 2^{ème} Guerre Mondiale. Récupérés en Allemagne à la fin du conflit, ils ont été microfilmés sur place avant de disparaître de nouveau ; les microfilms « **179/Mi/1** » à « **179/Mi/9** », reproduisent les archives, de 1708 à 1943, de la Communauté Protestante Française de Stettin (ville autrefois allemande et aujourd'hui en Pologne). Installation, administration, état civil ; les cotes « **TT/230** » à « **TT/276/B** » ; pour finir, les deux cotes « **U/1338** », 1788-1789, concernant Amiens, Angoulême, Beausseré (Oise, Courcelles-les-Gisors), Boulogne-sur-Mer, Château-Thierry, Fontenay-le-Comte, Janville, Lyon, Marquisat de Ménaz, Meulan, Montfort-l'Amaury, Neuville-aux-Loges, Orléans ; et « **U/1339** » pour La Rochelle, Saint-Maixent, Saint-Quentin, Tours, ainsi que la cote « **AB/XIX/3345** ».

Pour l'ensemble des chercheurs et historiens des familles une adresse, parisienne et nationale, à bien connaître :

Société de l'Histoire du Protestantisme Français : 54, rue des Saints Pères - 75007 Paris.
La S.H.P.F. possède une très riche bibliothèque.

Sources : www.genealogie.com (Michel Gasse)

Jean Bodu

Comment échapper à la conscription sous l'Empire ?

En 1798, sous le Directoire, la loi **Jourdan** institue la conscription militaire obligatoire pour les hommes de 20 à 25 ans. Le service militaire est alors de 5 ans, mais bien des stratagèmes permettent d'échapper pour un temps ou définitivement à la conscription.....Voici quelques exemples :

- ★ **Se marier** : mariage précipité, mariage légal, mariage « blanc » ou faux mariage sont les principaux artifices utilisés par les jeunes gens n'ayant pas encore atteint l'âge de la conscription.
- ★ **Avoir un enfant** : recours possible lorsque après 1809 le mariage ne protège plus de la conscription (Cf. les conséquences sur la natalité).
- ★ **Tirer un bon numéro ou échanger son numéro** : sachant que les numéros les plus bas sont synonymes de conscription.
- ★ **Se faire remplacer** : c'est-à-dire trouver un remplaçant qui moyennant finances accepte de prendre la place du conscrit... mais les prix vont vite décupler.
- ★ **Changer d'identité** : par exemple en entretenant volontairement une confusion d'identité, notamment de prénom, avec un frère ou une autre personne... d'autant que les nombreuses erreurs des registres paroissiaux ou d'état civil de la période facilitent les choses.
- ★ **Changer de résidence** : certaines familles profitent d'un changement de village pour dissimuler l'existence de certains fils... mais ceux-ci restent à la merci d'un contrôle des autorités.
- ★ **Etre de petite taille** : mais encore faut-il réellement être en dessous de la taille requise !
- ★ **Etre inapte médicalement** : les hernies, scoliozes graves, les écrouelles, les ulcères, la teigne sont fréquents dans les campagnes.
- ★ **Simuler une maladie ou une infirmité** : par exemple, la folie, les rhumatismes, le bégaiement, la surdité et l'épilepsie.
- ★ **Se mutiler** : par exemple en surinfectant des plaies volontaires, en se coupant un ou plusieurs doigts à la hache pour ne pouvoir tirer sur la gâchette du fusil, ou se faire arracher des dents pour ne pouvoir déchirer les cartouches de poudre.
- ★ **Exercer un métier nécessaire à l'effort de guerre** : par exemple, les boulangers, les charretiers et les convoyeurs qui travaillent avec l'armée. Egalement le personnel des ateliers d'armement, ou encore les fonctionnaires (les « plumitifs ») ou les paysans au moment de la famine de l'an II.....
- ★ **Se faire embaucher** : par un artisan ou un cultivateur qui se charge de protéger son nouveau travailleur clandestin... mais attention aux dénonciations.
- ★ **Fuir avant l'incorporation** : c'est-à-dire quitter le domicile familial d'abord et se cacher dans la campagne proche, pour fuir le « pays » d'origine, par exemple pour émigrer dans les départements ou pays étrangers en quête de main-d'œuvre saisonnière, et se faire ainsi oublier des autorités locales.
- ★ **Désertier** : mais les fuyards risquent la peine de mort.

Sources :

- Alan Forrest, *Déserteurs et insoumis sous la Révolution et l'Empire*, Paris, Perrin, 1988.
- Louis Bergès, *Résister à la conscription 1798-1814, le cas des départements aquitains*, Paris, Editions du CTHS, 2002

Pierre Maillochon

VINCENT DE PAUL A VILLEPREUX

Dans nos revues précédentes, nous vous avons présenté des personnages, ou des familles villepreusiennes. Ces études ont contribué à donner vie à notre passé. Elles éclairent d'une lumière particulière l'histoire souvent méconnue de notre village, devenu en cinquante années, une petite ville.

Citons :

Revue n° 1 : la filature de cachemires **BIETRY**, et ses employés.

Revue n° 2 : le soldat **Louis MORET**, dragon de la Garde Impériale.

Revue n° 3 : le comédien **Robert VATTIER** - qui fut M. BRUN dans la trilogie de **PAGNOL**.

Revue n° 4 : la famille **QUEROU** - une famille nombreuse venue de Bretagne.

Revue n° 5 : les **GUINARD** - personnages politiques qui ont marqué leur époque.

Revue n° 6 : **Alexandre OKINCZYC**, polonais émigré, médecin des pauvres à Villepreux.

Revue n° 7 : **Amédée BROCARD**, historien de Villepreux.

Revue n° 8 : **Georges NAGELMACKERS**, fondateur de la Compagnie Internationale des wagons-lits.

La plupart de ces articles ont nécessité des déplacements, des consultations d'archives, des recherches auprès de famille disposées à nous aider avec efficacité, disponibilité, et avec beaucoup de gentillesse.

Familles **VATTIER**, **GUINARD**, **OKINCZYC**, **BROCARD**, descendants de la famille **QUEROU** ; pour ce qui concerne **Louis MORET**, c'est aux Archives militaires de Vincennes, et auprès de M. **Jean-Pierre MIR** (historien de l'épopée Napoléonienne), que nous avons trouvé de l'aide, et pour **Georges NAGELMACKERS**, c'est M. **Claude BORDET** qui nous a guidé sur les « rails » du savoir.

Nous allons continuer à vous faire découvrir d'autres personnages, d'autres familles, qui ont marqué l'histoire très riche de Villepreux.

Dans ce numéro 9 de la revue, vous allez faire connaissance avec **Saint-Vincent de PAUL**. Ce grand saint a vécu à Villepreux où son souvenir est encore très présent.



Saint-Vincent de Paul est l'homme de bien qui a laissé, dans le monde, les traces les plus profondes et les plus durables. L'influence de son génie charitable s'est étendue par toute la terre.

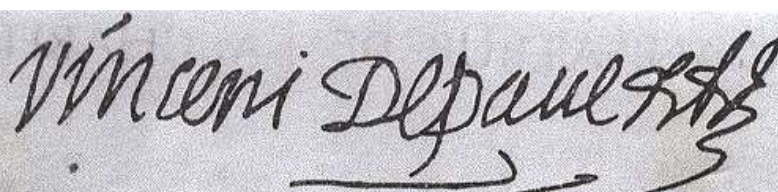


Portrait de Saint Vincent de Paul

L'histoire nous représente le XVIème siècle comme une époque brillante, mettant l'accent sur ce mouvement littéraire et artistique qu'on a appelé la Renaissance. Par contre on omet volontiers d'insister sur le tragique état social de ce temps. Pendant presque toute la seconde moitié de ce XVIème siècle, les guerres de religion s'ajoutant à la guerre étrangère, ont ensanglanté la France, semant la ruine et la désolation. Partout, dans les villes comme dans les campagnes, c'était le désordre, l'insécurité, le malheur. Le peuple souffrait d'une misère profonde, permanente, que venaient périodiquement aggraver la famine et les épidémies qui semblaient sans remède.

C'est alors que par un miraculeux retour du destin, va naître dans une modeste famille paysanne des Landes, un être hors série, un homme de bien, **Vincent DEPAUL**. Poussé par un inépuisable esprit de charité, servi par une intelligence puissante, une prodigieuse activité, et une volonté de fer, il mettra les ressources de son génie au service des malheureux et créera une véritable organisation d'assistance.

Cet homme providentiel, à qui nous devons un siècle de civilisation, c'est « **Monsieur VINCENT** », comme l'appelaient ses contemporains, **Saint Vincent de Paul**, ainsi que l'Eglise l'a immortalisé. Le nom de **PAUL** qu'on écrivait tantôt en un seul mot, tantôt en deux, - **Vincent de PAUL** l'a toujours écrit en un seul mot - tirait son origine d'un bien de famille situé près d'un ruisseau qui portait ce nom. Il n'a, comme on le voit, aucune signification nobiliaire.



SIGNATURE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Sa date de naissance - le 24 avril 1576 - est entachée d'incertitude en l'absence de toute pièce d'état civil. **ABELLY**, évêque de Rodez, son premier biographe, s'appuyait sur des traditions orales. Mais la date retenue officiellement est le **24 avril 1581**. Elle est mentionnée par le **Père COSTES**, prêtre de la Mission, dans l'ouvrage documenté et objectif qui fait autorité : « **le grand Saint du grand siècle : Monsieur Vincent, 1932** ».

Jean DEPAUL et son épouse **Bertrande de MORAS** ont six enfants, quatre garçons et deux filles. Vincent est le troisième, et le préféré de son père. Ils vivent au milieu des Landes, dans le petit village de **Pouy** (devenu **SAINT VINCENT DE PAUL**). La maison est simple. Elle se compose d'une vaste pièce au sol battu, à la fois cuisine, chambre et salle commune qu'une cloison à volets coulissants sépare de l'étable où vivent les bœufs et les moutons.



Maison natale de saint Vincent de Paul à Pouy dans les Landes

...../.....

Le petit berger

Vincent a sept ans quand il devient berger. Il garde les moutons de son père. Il est robuste, il a le pied lourd, sa tête ronde est déjà forte, un béret brun l'enserme jusqu'aux oreilles. Un manteau de laine recouvre ses épaules. Ses yeux noirs pétillent de malice. Il porte un sac de toile dans lequel il a entassé une flûte, un couteau, trois pièces de cuivre et la petite croix qu'il a taillé lui-même. Il y a aussi le fromage et le pain bis qui feront son repas dans le milieu du jour, et qu'il partagera avec son chien.

Après six ans de garde au milieu de ses moutons, dans un profond silence et une grande solitude, l'enfant s'était forgé une belle âme. Il avait découvert le partage, la charité. Il en faisait profiter les pauvres. A force de travail et d'économie, il était parvenu à amasser la somme de 30 sols qu'il portait toujours sur lui ; trésor qu'il jugeait énorme, mais qu'il donna en entier à un pauvre, devenant lui-même plus pauvre que le mendiant.

Les études

Vincent avait l'esprit vif. Il apprit rapidement à lire, vraisemblablement avec le curé qui n'avait pas manqué de remarquer son intelligence. Comment son père, pauvre laboureur, conçut-il l'ambition de le faire instruire ? On en est réduit à des hypothèses : l'exemple d'un oncle, prieur d'une abbaye voisine, ou peut-être l'influence de M. **de COMET**, avocat à Dax, juge de Pouy que Vincent a toujours considéré comme son bienfaiteur.

Quoi qu'il en soit, le voilà abandonnant sa houlette et entrant au collège des Cordeliers à Dax. Ses progrès furent si rapides que M. **de COMET** lui proposa d'entrer chez lui pour instruire ses fils. Il resta à peine deux ans à Dax. Sa vocation religieuse s'était affirmée et il avait, le 20 décembre 1596, reçu la tonsure et les ordres mineurs. Aussitôt, il partit pour Toulouse pour suivre les cours de théologie à l'Université. Pour payer le voyage et les premiers frais d'études, son père vendit une paire de bœufs. Ce fut le dernier sacrifice qu'il demanda à ses parents. Son père mourut peu après.

Le 23 septembre 1600 il est ordonné prêtre. Il n'a pas vingt ans. Il est nommé curé de **TILH** une grosse paroisse des environs de Dax, mais sa nomination est contestée et il regagne Toulouse où il retrouve sa pension et ses études.

En 1604, après sept ans d'études, il est reçu au grade de bachelier. Avec le diplôme de licencié en droit canon qu'il obtint plus tard, ce fut le seul grade universitaire qu'il ait conquis.

En 1605 il se rend à Bordeaux. Il poursuit, un homme qui l'a dépouillé d'un héritage de 300 écus et le retrouve à Marseille. Pour le retour, il emprunte la voie de mer. De Marseille à Narbonne le temps est beau, le trajet plus court, la dépense moins élevée. Le voyage durera deux ans.....

Car dans une lettre adressée d'Avignon, le 24 juillet 1607, à M. **de COMET**, Vincent raconte que le bateau a été attaqué par des pirates barbaresques, qui ont massacré la plupart des passagers. Conduit à Tunis il fut vendu comme esclave. A la fin de l'année 1608, après de multiples aventures il arrive à Rome.

Puis il se rend à Paris. Par économie, il partage avec un ami, **Bertrand DULOU**, la location d'une chambre, rue de Seine. Un jour cet homme fut victime d'un vol. Il accusa Vincent. Celui-ci refusa de se justifier ; quelques temps après, le voleur fut retrouvé et avoua.

Tout près de là, s'élevait l'Hôtel de **Marguerite de VALOIS**, (la Reine Margot), épouse répudiée d'**HENRI IV**. Pour se faire pardonner une vie quelque peu dissolue, elle entretenait plusieurs prêtres et secourait de nombreux pauvres.

Charles Du FRESNE, son secrétaire, lui présente Vincent. Elle l'engage comme aumônier. Il faut prendre ce mot au sens étymologique puisque Vincent va distribuer les aumônes de la Reine. Il paraît fort humble, charitable et prudent, faisant le bien, n'étant à la charge de personne. Il allait soigneusement visiter, servir et exhorter les pauvres malades de « **la Charité** ». Cet hôpital avait été fondé, quelques années auparavant par **Marie de MEDICIS**, et s'appelait en réalité « **Saint Jean Baptiste de la Charité** ». C'est là qu'il fit la connaissance de **Père de BERULLE** qui devait fonder l'Oratoire.

« **Sa carrière charitable commençait** »

Vincent et Henri IV

En 1609, le landais, **Vincent de PAUL**, rencontre le béarnais **Henri IV** qui lui propose une mission d'ambassadeur auprès du **Pape Paul V**, afin d'obtenir de ce dernier l'adhésion à un vaste projet de ligue des **Etats Généraux d'Europe** contre la puissante maison d'Autriche. Vincent ne chercha pas les bonnes grâces du Roi. Mais les deux hommes avaient sympathisé. Ils étaient de la même région.

Vincent devint ambassadeur, mais ambassadeur de Dieu et futur ministre des pauvres.

La 17 mai 1610, trois jours après l'assassinat d'**HENRI IV**, le jeune **LOUIS XIII** lui avait attribué l'Abbaye de **Saint-Léonard-des-Chaumes**, dans le diocèse de Saintes. Mais sous l'influence de **Marguerite de VALOIS** d'une part, et celle du **Père de BERULLE** d'autre part, il renonça à ce bénéfice.

L'amour des pauvres

C'est une crise spirituelle qui allait décider de son orientation définitive. Après avoir réussi à convertir un des ecclésiastiques de la Maison de **Marguerite de VALOIS** qui avait perdu la foi, il est lui-même assailli par le doute. A partir de cette époque, oubliant ses ambitions de jeunesse, il va se tourner entièrement vers les malheureux.

En 1610, il est curé de **Clichy**. Son église est croulante, il la rebâtit et la meuble. Très aimé de ses paroissiens, il dit volontiers qu'ils vivent comme des anges. Mais vint le moment de quitter sa chère paroisse où il était « **plus heureux que le pape** » selon son expression. Après beaucoup d'adieux, de mains serrées, de larmes, il donna une dernière bénédiction à son peuple agenouillé sur la route, et partit. Il sentait bien qu'il ne reviendrait jamais.

Les GONDI

Il allait en si haut lieu qu'il en était troublé. C'était tout comme la Cour. C'était chez **Philippe-Emmanuel de GONDI**, comte de Joigny, Conseiller de Roi, général des galères du Roi. La maison des **GONDI** brillait entre les plus fameuses. Cette famille Florentine était passée au service de **Catherine de MEDICIS**. Le siège épiscopal de Paris deviendra quasiment leur fief. **Albert de GONDI** acheta en 1575 Marly et Versailles. Il fit construire un château à **Villepreux**, qu'il céda, en 1583, à son frère **Pierre**, évêque de Paris et cardinal. Celui-ci mourut en 1616 laissant la Seigneurie à son neveu **Philippe-Emmanuel**, troisième fils d'Albert.

Philippe-Emmanuel, avait épousé, en 1601, **Françoise-Marguerite de SILLY**. Il avait alors deux fils, **Pierre** qui devint plus tard **duc de Retz**, pair de France et hérita des charges paternelles, et **Henri** qui mourut à la fleur de l'âge d'une chute de cheval. Un troisième et dernier, né en 1614, **Jean François Paul**, devint ce cerveau brûlé de génie, le bouillant archevêque de Paris, connu sous le nom de « **Cardinal de Retz** ». **Philippe-Emmanuel** était poursuivi par la haine de **MAZARIN** en raison des faits et gestes de ce fils.

L'entrée dans la famille de **GONDI** va être décisive pour la carrière de **Vincent de PAUL**.

C'est pour être précepteur de l'aîné qu'il venait de quitter sa chère paroisse de Clichy. Il ne tarda pas à prendre de l'autorité dans la maison. On raconte qu'un jour le général des galères avait décidé de se battre en duel ; Vincent osa intervenir et lui fit abandonner son projet. **M. de Gondi** appréciait sans réserve les vertus de Vincent. **Mme de GONDI** l'admirait et le prit bientôt comme directeur de conscience. Sur les instances de son maître, Vincent obtint un brevet de chanoine dans le diocèse d'Evreux. Jamais il ne prit possession de sa charge et il fit bientôt abandon de son abbaye de Saint-Léonard. Il était décidément détaché des biens de ce monde.

La famille de **GONDI** possédait beaucoup de terres sur lesquelles vivaient de nombreux sujets. Vincent est content de reprendre contact avec les villageois. Il est frappé par leur ignorance. Les prêtres manquent de zèle. Le 25 janvier 1617 Vincent prononce un sermon si persuasif que tout le village se précipite au confessionnal, à la grande admiration de **Mme de GONDI** qui comprend l'intérêt qu'il y aurait à faire catéchiser ses paysans par des prêtres qualifiés qui les visiteraient de temps à autre.

Vincent devient missionnaire

Sa voie était trouvée, il allait se consacrer à l'évangélisation des pauvres des campagnes qui n'avaient pas, comme ceux des villes, un clergé nombreux et instruit pour les diriger. La vie chez les **GONDI** lui pèse. Mais ses maîtres lui témoignent un tel attachement qu'il en est gêné. Plus il pénètre dans l'intimité des grands de ce monde, plus il comprend la vanité de ce qui brille. Il veut s'en aller. Il s'en entretient avec le **Père de BERULLE**. Le supérieur de l'Oratoire l'écoute avec intérêt et lui propose d'être le curé d'une petite paroisse de la Bresse : **Châtillon les Dombes**. Cette petite ville de deux mille âmes appartenait autrefois à la Savoie et venait d'être rattachée à la France. La proximité de Genève y avait favorisé la propagation de la religion réformée, et le clergé de l'endroit, incapable et dissolu, représentait bien mal l'Eglise catholique. En juillet 1617, **Monsieur Vincent** quitta ses

maîtres, prétextant un petit voyage. Quand il arriva à Châtillon, il fut effrayé par le désordre de la paroisse et demanda l'aide d'un vicaire. Levés à 5 heures, ils partageaient leur temps entre le ménage, les visites aux malades et les exercices religieux. En quelques mois les paroissiens sont conquis. Ce qu'il va faire à Châtillon tient du miracle.

Les confréries de la Charité

Un dimanche, avant la messe, on lui signale que dans une maison tout le monde est malade et dans une cruelle nécessité. Il en parle en chaire et ses ouailles s'affairent à porter secours à cette famille. Mais Vincent comprend qu'il faut canaliser cette charité pour la rendre plus durable. Il réunit alors quelques bonnes dames et leur demande de fonder une association et de s'occuper chacune à leur tour « **d'aider le corps et l'âme, le corps en le nourrissant et en le faisant médiciner, et l'âme en disposant à bien vivre ou à bien mourir** ». L'Association s'appellera « **Confrérie de la Charité** » et ses membres « **servantes des pauvres** ». Elle comprendra des femmes vertueuses, mariées ou non. Les dames de Châtillon commencent le dénombrement des pauvres et des malades de la paroisse. Un économe est nommé, c'est **M. BEYNIER** le calviniste qui a accueilli Vincent à son arrivée.

La création de cette première confrérie marque une date dans l'histoire de la bienfaisance. C'est le premier service social qui aura bientôt l'occasion de faire ses preuves : une famine suivie de la peste éclata dans le pays. La Confrérie fit merveille.

Les premières missions

Le séjour de Vincent n'a duré que cinq mois à Châtillon. Car cédant aux instances répétées des **GONDI** qui avaient remué ciel et terre, il avait regagné Paris, faisant des adieux touchants à ses paroissiens. Il arrive à Paris le 23 décembre 1617. Sa première visite fut pour le **Père de BERULLE**. Le lendemain, il se présenta chez **Mme de GONDI** qu'il trouva au comble de la joie. Vincent lui expliqua que son devoir était de secourir les pauvres gens des champs qui vivaient dans le plus déplorable abandon. **Mme de GONDI** fit remarquer qu'il pouvait bien poursuivre cette vocation tout en restant son aumônier puisqu'elle possédait en Picardie et en Champagne de vastes terres sur lesquelles vivaient près de huit mille hommes. Vaincu par sa raison et ses larmes, Vincent promit de rester près d'elle, non comme précepteur de ses enfants, mais comme aumônier de sa maison et de ses terres.

La première mission fut **VILLEPREUX**, village près de Versailles. Le 23 février 1618, Vincent était accompagné de **Mme de GONDI** et de plusieurs ecclésiastiques. On prêcha, on visita les pauvres, on leur distribua des aumônes, et avant de s'en aller, on fonda le **seconde Confrérie de la charité du Royaume**. On dira plus simplement une « **charité** ». Vincent était en surplus. Les futures servantes des pauvres portaient des cierges.

Puis, quelques mois après, des missions et des charités sont créées à **Joigny**, à **Montmirail**, et dans le diocèse de **Beauvais**, de **Soissons**, de **Sens** et de **Chartres**.

Aumônier des galères

Vincent de PAUL, attaché à la famille du général des galères de l'escadre de la méditerranée, s'émut du sort des galériens. Il alla visiter, à Paris, les condamnés qui attendaient à la Conciergerie ou dans d'autres prisons de Paris, le départ de la « **chaîne** » pour Marseille. Ce qu'il vit le remplit d'horreur. C'était dit **ABELLY** « **une vraie image de l'enfer** ». Il obtint du général des galères le transfert de ces malheureux dans une maison du Faubourg Saint Honoré où ils trouvèrent des conditions plus humaines. Il se rendit plusieurs fois à Marseille et commença la construction d'un hôpital pour les galériens.

Mis au courant par **Emmanuel de GONDI**, le roi créa pour **Monsieur Vincent** la charge d'« **aumônier réal des galères** ».

Entre 1621 et 1624, les galères séjournèrent à Bordeaux. C'était près de sa famille, et Vincent en profita pour aller lui rendre visite. Il ne l'avait pas revu depuis dix neuf ans. Cette visite le bouleversa. Impuissant à les aider matériellement, il leur dit qu'un ecclésiastique qui a des biens les doit à Dieu et aux pauvres. « **Le jour que je partis, j'eus tant de douleur de quitter mes pauvres parents que je ne fis que pleurer tout le long du chemin, et quasi pleurer sans cesse** ». Il aurait souhaité partager avec ses frères et sœurs. Pendant trois mois il pria Dieu « **c'était le poids continuels de mon pauvre esprit. Dieu m'ôta mes tendresses pour mes parents, il m'a fait la grâce de les estimer plus heureux que s'ils**

avaient été bien accommodés ». Faut-il blâmer Vincent de son ingratitude ? Faut-il l'admirer de ce détachement ? Il n'était pas un homme comme les autres.

La congrégation de la Mission

Mme de GONDI avait chargé Vincent de chercher des religieux susceptibles d'assurer des missions à ses villageois. Tous s'étaient récusés. Elle le pria de fonder lui-même une communauté de missionnaires. Pour loger son œuvre, on lui proposa le collège des Bons Enfants, rue Saint Victor. L'immeuble datait du XIII^e siècle et était délabré. Il ne recevait que quelques pensionnaires. Le 1^{er} mars 1624 Vincent est nommé principal. Le 6 mars, Antoine PORTAIL, son premier collaborateur prend possession de l'immeuble. Les débuts furent modestes. Un an après, le contrat de fondation de la Congrégation de la Mission était signé. M. et Mme de GONDI faisaient donation à Vincent de Paul de 45 000 livres. Les prêtres de la Mission étaient au nombre de quatre : Vincent de PAUL, Antoine PORTAIL, François du COUDRAY et Jean de la SALLE. Mme de GONDI mourut le 23 juin 1625, quelques mois après la signature du contrat. M. de GONDI renonça au monde et entra à l'Oratoire.

Le collège des Bons Enfants tenait à peine debout. Il fallut renoncer à le mettre en état. Or en 1631, le prieur de Saint Lazare qui ne s'entendait pas avec ses religieux vint offrir à Vincent de PAUL, dont il avait entendu vanter les mérites, de lui céder son établissement. Saint Lazare, ancienne léproserie, était une immense propriété de quarante hectares. Vincent la refusa d'abord. Puis après un an d'insistances répétées du prieur, Vincent accepta et signa l'accord le 7 janvier 1632. Cette implantation devait devenir un centre de vie culturelle intense dont le rayonnement s'étendra bientôt sur la France entière et même au-delà. On compte près de sept cents missions. Les prêtres de la Mission sont maintenant les **lazaristes**. Les lazaristes étaient tenus d'évangéliser les terres des GONDI (Joigny, Montmirail, Villepreux, Folleville) tous les cinq ans.

A ses missionnaires, Vincent demandait de fonder des confréries de la Charité. Mais entre ces confréries, il manque un lien, une unité de vue. Ce lien va être noué par une femme d'élite

que Vincent rencontre : Louise de MARILLAC, veuve d'Antoine LE GRAS qui était secrétaire des commandements de Marie de MEDICIS. Selon l'usage de l'époque, elle est plus connue sous le nom de Melle LEGRAS.

A VILLEPREUX, il arriva que le curé s'opposa à Melle LEGRAS, lorsqu'elle passait dans les paroisses pour catéchiser les jeunes filles et les instruire des devoirs de la vie chrétienne. Monsieur Vincent lui ordonne alors la soumission, lui demandant de ne pas insister, « un acte de soumission et d'acquiescement vaut mieux que quantité de bonnes œuvres qu'on pratique à l'égard d'autrui ». Mais le curé éclairé, laisse ensuite Melle LEGRAS faire le bien.

C'est à VILLEPREUX, en 1630, qu'on parle de la première fille de la Charité : Marguerite NASEAU, qui venait de Suresnes. Elle se dévoua à VILLEPREUX. Elle était vachère, mais s'instruisit seule, jour et nuit, pour ensuite instruire les filles petites et grandes.

Cinq ou six ans plus tard, elle part à Paris. Elle est remplacée par une certaine **Germaine** au caractère difficile. **Monsieur Vincent** écrit à l'aumônier des **GONDI** à **VILLEPREUX**, l'abbé **BELIN** : « Mon Dieu que je vous plains, notre Seigneur vous récompensera de tout ce que vous souffrez et supportez à l'entour d'elle ».

Les Charités de Paris comptaient un nombre important de femmes. **Louise de MARILLAC**, (**Melle LEGRAS**) souhaitait les regrouper dans un cloître. Mais comment concilier l'existence dans un cloître et l'indépendance nécessaire à ces visiteuses des pauvres ? **Vincent de PAUL** décida qu'elles garderaient un habit séculier, ne porteraient point de voile, ne feraient pas de vœux éternels, et leurs maisons ne seraient pas appelées couvent. « Vous aurez pour monastère disait-il à ses filles, les maisons des malades, pour cellule votre chambre de louage, pour chapelle l'église paroissiale, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, pour voile la sainte modestie ». On les appelait par leur prénom.

En 1633, les « **filles de la charité** » étaient près de deux cents à Paris. Elles visitaient les hôpitaux. A l'Hôtel Dieu elles remarquèrent que les malades étaient souvent couchés par deux, par quatre et même par six dans le même lit. Elles fondèrent une Charité. **Vincent de PAUL** accepta cette institution, et les dames de la Charité purent améliorer le sort des malades.

Mais une nouvelle catégorie de malheureux va solliciter la pitié de **Monsieur Vincent** : les enfants les plus pitoyables de tous : les enfants trouvés, les enfants abandonnés. Au temps de la féodalité, les seigneurs les recueillaient, quitte à les utiliser plus tard en servage. A Paris, un établissement appelé « **la couche** » était leur seul refuge. La mortalité y était effroyable.

Les dames de la Charité de l'Hôtel Dieu attirèrent la pitié de **Vincent de PAUL** sur la tragique situation des enfants trouvés. En 1638 il s'attaque au problème. Il a alors 57 ans. Avec courage il décide de créer une installation nouvelle. Les premiers enfants furent recueillis par **Melle LEGRAS**. Par la suite elle loua une maison et hébergea douze enfants. Le 17 janvier 1640 est fondée l'« **Œuvre des enfants trouvés** ».

Ils sont recueillis dans la maison des filles de la Charité, à la Chapelle. Puis les envois en nourrice commencèrent. Les filles de la Charité allaient les inspecter à la campagne.

Vincent aimait tendrement ces frêles créatures. Il sortait souvent la nuit à la recherche des petits abandonnés. Il les réchauffait et les portait lui-même aux filles de la Charité. Leur santé était la grande préoccupation des sœurs. Pour leur confort, **Vincent de PAUL** fit construire dans le Faubourg Saint-Denis, près de Saint Lazare, un groupe de 13 maisons. La plus grosse difficulté était l'équilibre du budget. De 1638 à 1643 on avait assisté mille deux cents enfants environ. En 1644, la dépense annuelle s'élevait à plus de 40 000 livres. **Vincent de PAUL** s'adressa à **LOUIS XIII** et **Anne d'AUTRICHE** qui lui allouèrent respectivement 4 000 et 8 000 livres annuelles.

Mais en 1647, les dames de la Charité ont décidé de tout lâcher. Vincent les réunit et réussit à les convaincre de continuer. Et l'œuvre a continué. En 1670, dix ans après la mort de **Vincent de PAUL**... **hôpital des enfants trouvés**, puis **hôpital Trousseau** plus tard, la **Bourbe - maternité de Port Royal**- puis, en 1814, dans les bâtiments de **l'Institution de l'Oratoire**, rue **Denfer** (depuis, rue **Denfer-Rochereau**). Par décret du 12 mai 1942, **l'Hospice des**

Enfants Assistés, qui avait remplacé **l'Hospice des Enfants Trouvés**, devenait à son tour **l'Hospice Saint Vincent de PAUL**.

Vincent de PAUL à VILLEPREUX

Philippe Emmanuel de GONDI, après le décès de son épouse, s'était retiré à l'Oratoire. Il laissait son château de **VILLEPREUX** à son fils **Pierre** qui y résidait, et **Vincent de PAUL** y continua son œuvre de charité.

En 1630, il y fait venir sa principale collaboratrice, **Melle LEGRAS** qui y resta quelques temps. Il y revint encore en 1649, 1652 et 1653. On pourrait penser qu'il habitait un des pavillons qui étaient rattachés au château des **GONDI**, mais il s'y serait trouvé trop bien logé. C'est dans une suite de trois maisons à pan de bois, située dans la grande rue, qu'il installa son hospice de charité. Ces maisons ont traversé les siècles sans être entretenues. Deux étaient si vétustes qu'elles menaçaient ruines et ont été démolies. La troisième fut rachetée par la commune de **VILLEPREUX** en 1977 et a été restaurée avec talent par des compagnons charpentiers. Elle a reçu, pour la qualité de ces travaux, la médaille d'or des Vieilles Maisons Françaises. Elle fut dénommée, par le Conseil Municipal, la « **Maison Saint-Vincent** ». Son inauguration a eu lieu le 19 février 1983. Elle accueille les manifestations communales à vocation culturelle.

En janvier 1648, **Vincent de PAUL** affronte des inondations terribles pour aller à **SAINT GERMAIN EN LAYE** voir la reine Anne d'**AUTRICHE** et le petit **LOUIS XIV**. Il demande à la Reine le renvoi de **MAZARIN**, puis il se rend à **VILLEPREUX** pour voir le **Père de GONDI**. Infatigable Vincent ! Il fonde, en 1657 à Paris, un hospice pour les vieillards, qui deviendra **l'hôpital de la Salpêtrière**.

En 1658 il a 77 ans, il est ridé, courbé, ses épaules sont voûtées, ses jambes sont faibles et ne le portent plus. Il ne se sépare plus de son bâton. Mais ses yeux pétillent encore de malice. La **Duchesse d'Aiguillon** lui a donné un carrosse. Il est bien obligé de s'en servir. Il l'appelle son « **ignominie** ». Mais il en profite pour transporter les pauvres et les malades.

Mais il doit affronter avec courage les départs de ses amis. En 1643, le **Roi Louis XIII** qui lui témoignait une grande amitié, le fit demander pour l'assister dans ses derniers moments.

...../.....

Il mourut dans ses bras. Le 15 mars 1660, **Louise de MARILLAC (Melle LEGRAS)** le précède au paradis, puis c'est **M. PORTAIL** le compagnon de la première heure. Vincent, au fond de son cœur, sent qu'il n'en a plus pour longtemps. Il dit au **Père de GONDI** : « **le danger de la mort où je me trouve me porte à me jeter à vos pieds pour vous demander pardon des mécontentements que je vous ai donnés par ma rusticité et pour vous remercier très humblement comme je le fais, du support charitable que vous avez eu pour moi et des innombrables bienfaits que notre petite congrégation et moi en particulier avons reçus de votre bonté** ».

« Monsieur Vincent rend doucement son âme à Dieu »
le 27 septembre 1660 à l'âge de 80 ans



L'esprit de charité a toujours soufflé sur **VILLEPREUX**. Nombreuses ont été les femmes qui, à Villepreux, recueillaient et élevaient les enfants qui leur étaient amenés, venant souvent de la **Cour de Versailles**.

Le grand évènement de l'année 1898 fut la création de l'**asile de Villepreux**, dans une propriété donnée à la congrégation des « **Filles de la Charité de Saint Vincent de PAUL** » par **Madame GALLOIS**, veuve d'un médecin. **Mme Louise de RAYNEVAL**, ancêtre de **Mme de SAINT SEINE**, et amie de **Mme GALLOIS**, fit un don de 400 000 Frs à l'œuvre, afin que les rentes produites par son placement permettent aux trois sœurs de faire fonctionner normalement l'établissement. **Mme de RAYNEVAL**, dans une correspondance, explique avec élégance sa participation : « **Elle donnait le nid, j'y mis les oiseaux** ».

En 1900, la chaleur était accablante, **Mme de RAYNEVAL** se rend à **VILLEPREUX** et constate avec plaisir que la petite propriété prospère et que l'asile rend bien des services aux mamans. L'ouvroir pour les jeunes filles est paralysé par les procédés du curé hostile à l'institutrice. Patience ! Monsieur Vincent soutiendra ses filles et elles se feront leur place, disaient-elles. Les sœurs aux grandes cornettes étaient très aimées à Villepreux. Pendant presque un siècle, elles ont accueilli des enfants, orphelines de **VERSAILLES**, enfants de **VILLEPREUX**. Elles ont enseigné la couture, le catéchisme. Elles ont soigné. La kermesse paroissiale se déroulait dans leur parc. La propriété a été vendue, mais personne n'oubliera les sœurs, les dernières surtout : **sœur Odile**, **sœur Jean-Gabriel** et **sœur Vincent**. Elles étaient rattachées à la communauté des « **Sœurs de Saint Vincent de Paul** », avenue de Saint-Cloud à Versailles.

A **VILLEPREUX**, « **l'Hôtel des Voyageurs** » a été rebaptisé, il y a quelques années, « **Auberge Saint Vincent** ». Un atelier d'ébénisterie s'appelait « **Atelier Saint Vincent** », mais il fut détruit par un incendie. Dans le quartier de la **Haie Bergerie**, une église nouvelle, a été consacrée sous le vocable « **d'Eglise Saint Vincent** ». Gravée par **Robert LESBOUNIT**, sa façade raconte la vie du grand Saint. Emouvant hommage de reconnaissance. Nous fêtons cette année, les quarante ans de cette église.

En 1724, le pape **Benoît XIII** le déclare « **Bienheureux** ». Le 16 juin 1737 il est canonisé. Il fut plus tard choisi comme patron des œuvres charitables. Sa fête a lieu le 27 septembre dans l'Eglise catholique. Les villepreusiens ont composé un cantique à **Saint-Vincent de PAUL**, chanté lors des pèlerinages.

Janine Michondard

Sources : - « SAINT VINCENT DE PAUL ORGANISATEUR DE LA CHARITE »
Albert DUPOUX, Montevrain, Ecole professionnelle D'ALEMBERT, 1949.
- Archives départementales des Yvelines.
Merci à Madame Denise LE BOURGEOIS pour son aide

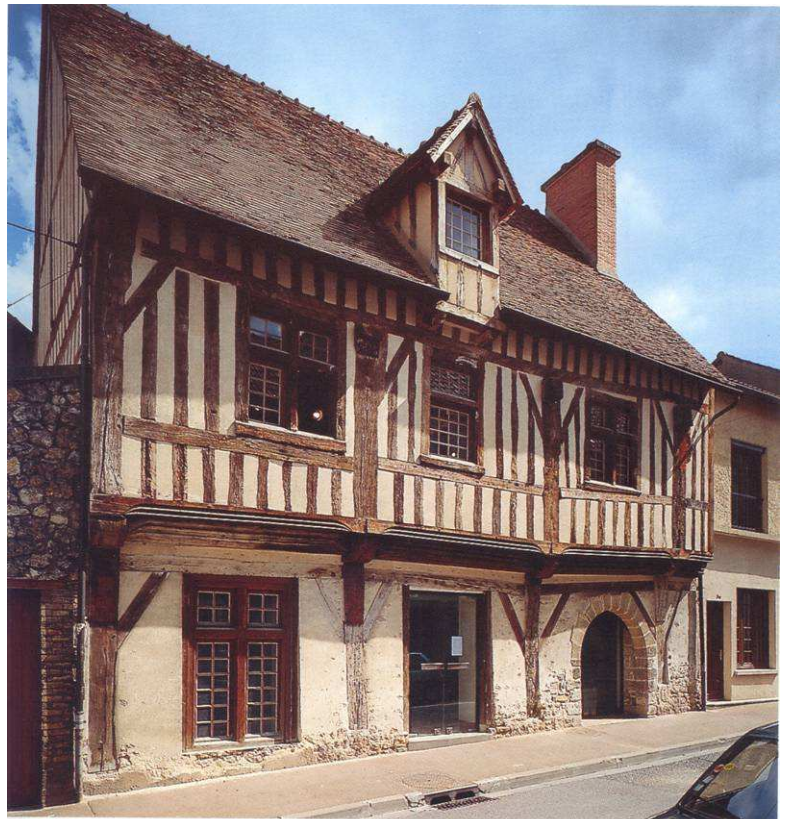


VILLEPREUX garde pieusement la chasuble de Saint-Vincent de PAUL. C'est plus qu'une relique, c'est un trésor en excellent état de conservation

« La Maison Saint-Vincent »
Ce bel édifice du XVIème ou du
XVIIème siècle, restauré en
1982,
Présente un premier étage en léger
surplomb marqué par l'about des
solives.

Une porte en plein cintre conduit
par un passage charretier à la cour
arrière.

C'est une des rares maisons en pan
de bois qui subsiste dans cette
partie des Yvelines.



LA VIGNE ET LE VIN AU QUOTIDIEN A SAINT-NOM-LA-BRETECHE

(Source : avec l'aimable autorisation de l'association « Les Amis de Saint-Nom-la-Bretèche et du Pays de Gallie »)



IXème au Xème siècle

La vigne domestique

Les premières mentions de vigne à Saint-Nom-la-Bretèche sont signalées au « *vicus d'Ancoigny* », dans le « *Polyptique d'Irminon* » commencé en 811, à la demande de Charlemagne, pour recenser les revenus imposables de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Le village de Saint-Nom n'y est pas explicitement mentionné puisque le village n'était pas encore né, et que « *La Breteshe* » n'était pas encore un fief.

Le polyptique parle d'une ancienne grosse ferme gallo-romaine implantée près de Chavenay, s'étendant du « *Clos d'Ancoigny* » vers Noisy en passant par le « *fond de Berthe* », Montilly, le « *Val d'Aulnay* ». Etant un « *vicus* », son autorité s'étendait sur plusieurs domaines.

Le Maître n'avait pas de vigne. Il était rémunéré par le partage des fruits provenant de la terre louée aux colons.

Le Maire et chaque famille de colons possédaient quelques pieds de vigne pour leur usage domestique et celui du Maître. Ces vignes étaient plantées sur les pentes du « *fond de Berthe* » à la sortie Ouest de l'actuel village de Saint-Nom-la-Bretèche, au lieux dit « *les longues raies* », et « *les glaises* ». L'exposition du relief et la géologie (terrain argilo-calcaire) se prêtaient à cette culture. D'après le polyptique, il y avait environ $\frac{1}{4}$ de vigne pour $\frac{3}{4}$ de prés et la valeur était variable, probablement selon l'exposition.

Parmi les colons, *Corbus* avait la plus grosse part. Il devait peut-être fournir le vin de messe, ce qui validerait l'hypothèse qu'une chapelle privée existait sur ce *vicus*. La messe du dimanche n'étant pas obligatoire, aucune terre n'était attribuée au desservant pour y planter sa vigne. Si une chapelle privée existait, comme on le suppose, elle faisait partie « *de nombreuses dépendances* » et était à la charge du Maître.

Les procédés de conservation du vin n'étaient pas encore en usage chez nous, la qualité étant médiocre. Le vin devait bu dans l'année de la récolte, d'où l'expression « *quand le vin est tiré, il faut le boire* ». Sa consommation était recommandée, l'eau des puits étant souvent polluée par le fumier voisin. Depuis les Romains le bon vin était importé d'Italie dans des amphores
...../.....

de terre cuite.

Sucré et aromatisé de cannelle, le vin devenait de l' « *hypocras* », boisson tonique, ou remède servi chaud. Il servait également à désinfecter. Devenu aigre il était utilisé comme « *vinaigre* » (vin-aigre) et servait de base à la fabrication de l'hydromel, très apprécié des anciens. Enfin le vin entraînait dans la préparation de sauces, soupes, gibiers, viandes et certains desserts.

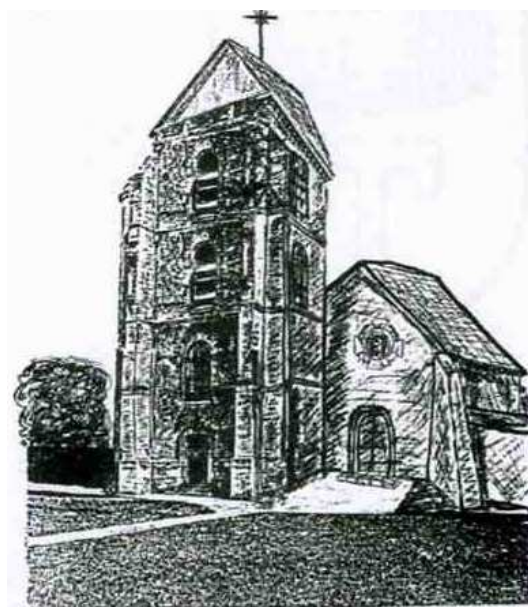
En 818, la messe du dimanche devient obligatoire. La chapelle Saint Martin du Val, premier lieu de culte chrétien privé ouvert aux « *colons* » d'Ancoigny, était située au sud des « *longues raies* » actuellement « *chemin des Carrières* », dans le prolongement du « *chemin du Viviers* », sur une hauteur appelée « *Montilly* ». L' « *alleu* » qui fut attribué officiellement au desservant à partir de 818, était une manse de terre inaliénable, maison avec jardin et terres en dépendant, exonéré d'impôt, et réservé aux besoins du culte. Le cimetière jouxtait la chapelle au lieu dit « *Terre des Trépassés* ». Le desservant avait également la quantité de vignes nécessaires aux vins des offices religieux, à sa consommation personnelle et aux besoins de ses hôtes, puisqu'il était tenu à l'hospitalité. On peut supposer que sa vigne était vers « *la Fosse Flaost* », près de l'actuelle « *Fosse de Saint Nom* », d'après un acte de 1241, dans lequel l'abbaye Sainte Geneviève mentionne : « *dans le champ de la fosse Flaost un arpent qui fut à Engelbert Doblel* » ; Or Engelbert fut un desservant de Saint Martin du Val.

La messe, l'hospitalité et la multiplication des ordres religieux vont être un facteur d'expansion de la vigne.

LE POLYPTIQUE D'IRMINON

Fonction	Prénom	Régime	Fille	Garç	Manse	Valeur	Vigne	Prés	Bois	Poules	Oeufs
Maître	Dominique	marié	1	1	1	36 bonniers 6b 4p	x 1 arpent	10 arpents	pour 100 porcs	3	15
Colons	Dominique	épouse									
	Heldraplus	marié		2	} 1						
	Teutindes	épouse									
	Teudericus	célibataire				8 bonniers	1 arpent			3	15
	Winevoldus	célibataire			} 1						
	Frodericus	marié	2	2		6 bonniers		2 arpents		3	15
	Raintildis	épouse									
	Dominique	marié		1							
	Andedudis	épouse									
	Isembalda	veuve	1	4	1	1 bonnier 1/2				3	15
	Fambolda	veuve	4	1	1	5 bonniers	3 perches			3	15
	Domaldus	célibataire			1	1 bonniers 4p				3	15
	Romanus	marié		2	1	1 bonnier xp	1 arpent	1 arpent		3	15
	Teutbolda	épouse									
	Ercanarius	veuf	1	2							
	Landrada	veuve	2	3	1	1 bonnier	1/2 arpent	1 1/2 arpent		3	15
	Ragantildis	veuf									
	Corbus	célibataire			1	10 bonniers	1 arpent 1/4			3	15
	Gummasus	célibataire									
	Romanus	célibataire			1/2	3 bonniers	1 arpent	1 arpent		2	7
TOTAL			11	18	10⁴²	78	5 arpents 17 perches	15^{1/2}		29	142

...../.....



L'église de Saint Nom au XVème siècle

Après les invasions normandes, la chapelle Saint Martin du Val de l'ancien *vicus* d'Ancoigny est mentionnée comme « *église de Saint Nom près la Bretesche* » car elle reçoit des dons considérables, dus au culte des reliques de ce Saint. Ses ressources plus importantes que celles de Chavenay sont très convoitées.

Pour toucher ses bénéfices sur le revenu des reliques, l'évêque de Paris demande à l'abbé de Marmoutier - dont les moines sont spécialisés dans l'évangélisation des campagnes - de prendre en charge la chapelle Saint Martin du Val. L'abbé de Marmoutier envoie des moines créer le prieuré Saint Nicolas qui donne naissance au bourg de Villepreux. Ce bourg prend alors de l'importance. Les moines de Marmoutier prenant en charge les paroissiens de Saint Martin du Val, de Villepreux et de Bois d'Arcy. Ils font fructifier les terres et reçoivent de nombreux dons. On n'a pas retrouvé de trace de vigne leur appartenant sur le domaine d'Ancoigny, mais on a de nombreux actes mentionnant de difficiles transactions de bled et de méteil.

L'abbé cistercien des Vaux de Cernay avait aussi des droits sur les terres de Saint Nom, donc sur les reliques. De peur que les moines de Marmoutier ne s'en emparent, en contrepartie du service pastoral qu'ils assurent, l'abbé des Vaux de Cernay envoie des moines noirs installer une grange, ferme modèle, de l'autre côté du « *grand chemin de Normandie* ». C'est la « *ferme de Saint Nom* » située aujourd'hui au carrefour de la nationale 307 et de l'avenue des Platanes. La rue Charles de Gaulle et ses maisons n'existait pas encore ! La route passait plus au sud, hors du jardin des moines. On peut voir des traces de ces murs rue des Longues Raies.

Comme tous les moines, les « *frères noirs* » des Vaux de Cernay (frères revêtus de robe de bure noire) devaient l'hospitalité, vivaient de la culture des terres défrichées, des poissons de leur vivier (encore visible « *chemin du Vivier* »), des dons reçus, et consommaient le vin de leurs vignes. Raoul de Marly leur offre une vigne en 1180. Ces dons donnent souvent lieu à des contestations, comme pour « *les vignes de Mareil* » en 1202. Une chartre mentionne un don de 3 quartiers de vigne en 1620 par Robert de Vallée et Roescia sa femme. Le cartulaire des Vaux de Cernay mentionne encore en 1273 « *des terres et vignes aux terres appelées la*

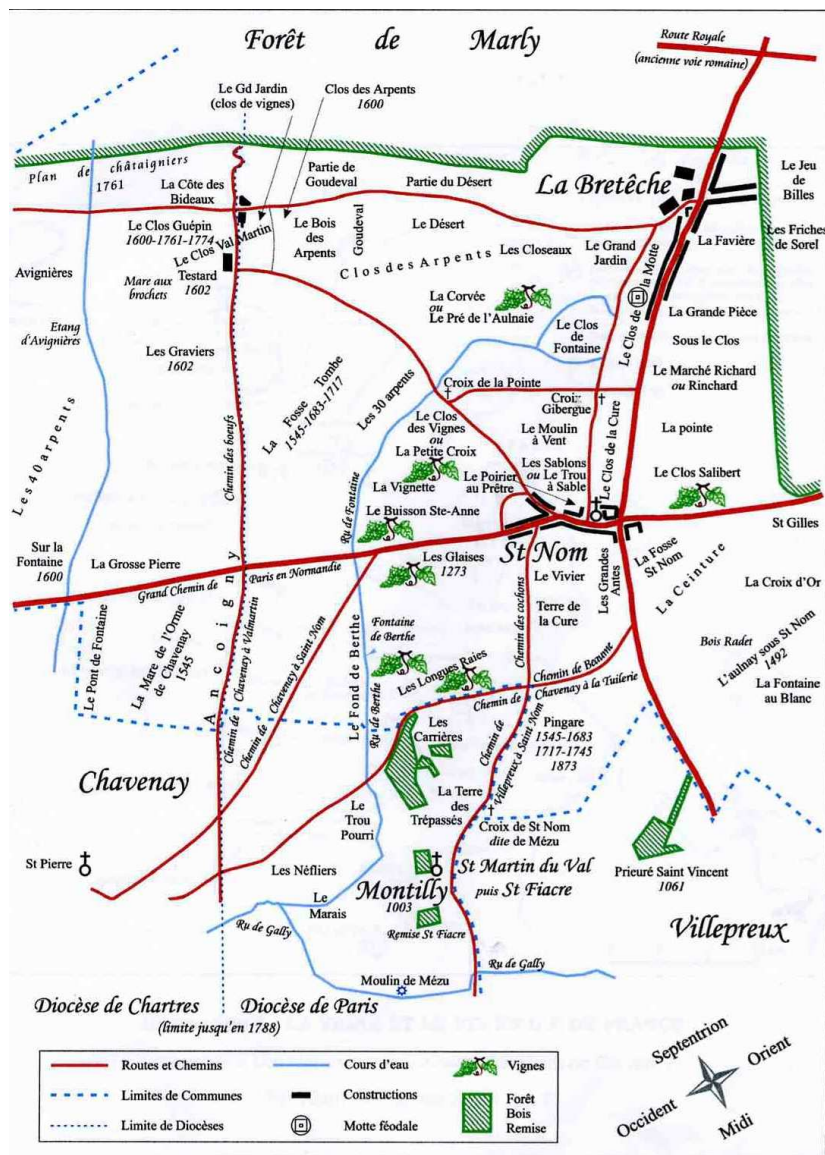
...../.....
favières. $\frac{1}{2}$ arpent aux Groes et $\frac{1}{2}$ arpent aux néfliers » (lieu dit près de l'Etang la Ville). Les vignes de Mareil y sont de nouveau très souvent mentionnées. Notons qu'un arpent de Paris vaut 34,17 ares. (« *La vigne et le vin en Ile de France* »).

Après une série de dons seigneuriaux, on assiste à des dons de roturiers, colons affranchis comme Roger le cordonnier, qui « *ne pouvant procréer de son corps* » donne aux moines des Vaux de Cernay une pièce de vigne en 1257, mais en garde l'usufruit. Sa veuve confirmera ce don 16 ans plus tard. Ils avaient acquis « *3 quartiers de vigne aux Néfliers au cens de 3 deniers de capital* ».

La chapelle Saint Martin du Val et la maison du desservant tombant en ruine, il a fallu construire un autre lieu de culte, l'actuelle église, sur des terrains offerts par Thibaud de Marly, abbé des Vaux de Cernay. La paroisse, démembrée de Villepreux depuis 1084, doit subvenir à ses propres besoins. Il lui faut une cure et des terres attenantes : le « *clos de la Cure* », et le « *poirier au Prêtre* », deux terres situées tout près de la mare de l'église (remplacée aujourd'hui par le parking). Elles étaient probablement en vigne.

L'abbaye Sainte Geneviève garde aussi de nombreux droits et biens notamment « *une vigne sur le chemin d'Aulnay vers la Bretesche* ».

Les vignes entre Chavenay et Saint Nom au Moyen Age



...../.....

XIVème et XVème siècles

Désastres

Saint Dominique, en 1206, a fondé dans le sud de la France l'ordre contemplatif des « *Dominicaines* » pour lutter contre l'hérésie cathare. En 1304, pour remercier ces saintes femmes, Philippe le Bel en souvenir de son aïeul Saint Louis né à Poissy, fonde le « *prieuré royal des sœurs dominicaines de Poissy* ». Elles sont introduites auprès de tous les seigneurs des environs et bénéficient des largesses royales. C'est dire si leurs biens vont s'étendre dans la région dès le début du XIVème siècle avant leur arrivée à Val Martin le 22 avril 1602 !

Grêlons énormes, chaleurs torrides, froid à faire geler le vin débité à la hache..... Dès juin 1303 les calamités météorologiques nuisent aux vignes ou les détruisent. « *La Seine, l'Oise et la Loire sont à sec, les charretiers vont nus par les campagnes* » (R. Belot, Trappes d'hier à aujourd'hui). « *Le 17 juin les vignes gelèrent ; il fut suppléé au vin par du cidre* » (d'après les

chroniques de Saint Denis). Il faut ajouter les effets de la guerre de cent ans (1337 - 1453), des grandes compagnies, des loups.....

En 1348, la France commence à être ravagée par la peste noire qui monte du midi, et va faire 50 millions de victimes dans le monde ! Il est recommandé *« quand la personne se lèvera au matin mangeusse un petit de ru (plante médicinale au goût très amer) lavée en eau nette avec un petit de sel et une grosse noys bien nettoyer. Et s'il ne peut avoir les dictes choses prenne et suse d'une toastée (pain grillé) mouillé au vin aigre et principalement en temps troubles et nébuleux. Et vault mieux en temps de pestilence demourer en sa maison que d'aller hors, car il n'est pas chose saine d'aller parmy la ville, soit aussi la maison arrosée de vin aigre de rose et feuilles de vigne, et principalement es esté. Bonne chose est souvent laver ses mains avec eaue et vin aigre et après odorer les mains »*.

Aux gens pauvres il est recommandé *« prennent pour leur saulce rue, saulge, nuces, galica avec persil le tout broyé et détrempé de vin aigre. Et s'ils sont de moyen estat ou puissance ils doivent prendre saffran et cimum et mettre parmy vin aigre, car celle saulce vault moult et prohibe et deffend toute putréfaction »*.

Il faudra attendre 1670 pour maîtriser cette peste grâce à la mise en place de cordons sanitaires qui seront plus efficaces que les herbes amères, le vin aigre et les feuilles de vigne pour empêcher la progression de la maladie.....

Les bourgeois, habitant des bourgs ou villes, se sont réfugiés à la campagne ou y investissent. Pierre le Flamant vend Avinières mais achète la Bretesche. Jean Ducreux épicier, un des plus gros contribuables de Paris, rend aveu à la châtellette de Poissy pour une terre sise au terroir de Valmartin en 1367. Après le désastre de Crécy (1346), les terres changent de mains ou sont laissées en déshérence.

Plus aucune trace de vigne..... Tout est en « buisson » et « déserts ». *Les visites de l'archidiacre de Josas de 1458 à 1470* sont éloquentes. Il ne reste que 7 paroissiens entre Val Martin, La Bretèche, Saint Nom et la Tuilerie d'Aulnay où vient de s'installer la famille Bignon qui donnera son nom à la Tuilerie.

...../.....

Les terres sans propriétaires sont arpentées par leur surface : les 30 arpents, les 100 arpents..... Pour repeupler les campagnes « les arpents » incultes sont distribués. Les « buissons » et les « déserts » doivent être replantés en vigne. C'est ainsi que nous retrouvons au « *Buisson Sainte Anne* », « *le clos des vignes* » et « *la vignette* », des vignes au « *désert* », aux « *graviers* » et à « *Goudeval* ».

La vie va reprendre le dessus !

Les bandits de grands chemins



XVIème et XVIIème siècle

La re-naissance

Les monastères ont fait leur œuvre. Ils ont défriché les terres et les esprits, semé des grains, libéré des colons, arbitré les actes d'échanges et de donations pour le remembrement des biens, mais la guerre de cent ans a aussi fait son œuvre.

Les guerres de religion, et toujours les épidémies, les intempéries, les jacqueries, se succèdent.....

De Louis XII à Henri IV (1498 - 1589), le français remplace progressivement la latin. François Ier épouse Claude de France à Saint Germain en Laye le 18 mai 1514 et Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, y naîtra le 16 novembre 1528. Saint Nom la Bretèche est bien près de la cour..... L'Edit de Villers Cotteret (7 août 1539) va donner les premiers registres de baptême *« afin que par l'extrait dudit registre se puisse prouver le temps de majorité ou de minorité »*. De ces registres on peut suivre l'évolution des familles et des biens.....

Dans ce contexte général, en 1560 l'ordonnance d'Orléans prévoit tout un train de mesures pour réglementer la fréquentation des cabarets et des auberges : *« Défense aux domiciliés et à ceux qui sont mariés et en ménage d'aller boire et manger dans les tavernes ou cabarets, et aux cabaretiers ou taverniers de les y recevoir à peine d'amende pour la première fois et de prison pour la seconde. Défense aux aubergistes de loger plus d'une nuit des gens sans aveu et inconnus et obligation de dénoncer à la justice sous peine de prison ou d'amende.*

...../.....

En 1561 on rappelle qu'un édit de François Ier toujours en vigueur veut *« que tout ivrogne sera condamné : la première fois à la prison, au pain et à l'eau, la 2^e fois, à être fouetté en prison ; la 3^e fois, au fouet en public, la 4^e fois, au bannissement et à l'amputation des oreilles »*.

Mais que sont devenues les vignes domestiques et monastiques ? Rappelons qu'en 1470 il ne restait que 7 foyers dans les quatre hameaux.....

Si en 1435 un arpentage des terres des moines des Vaux de Cernay donnait 155 arpents, 3 quartiers et 12 perches, cent ans plus tard - il ne reste plus que 133 arpents, 3 quartiers et 12 perches. Les moines n'ayant plus suffisamment de frères convers ont mis leur grange en fermage. Les fermiers des moines se sont attribués les 22 arpents manquants !

On constate à cette date qu'il n'est plus question de vigne à Saint Nom ! Le propriétaire du XVIème siècle semble plus préoccupé à remettre en état, et à retrouver les terres perdues et à se faire payer les impayés, qu'à toucher ses bénéfices sur des terres en non valeur, que ce soit sur Avinières, Val Martin, Saint Nom ou le fief d'Aulnay devenu « la Tuilerie Bignon ». Par contre, Noël Tabourot qui a loué la ferme de Val Martin, s'engage à planter et entretenir des arbres fruitiers, et on trouve cette clause dans les baux des autres fermes.

Les arbres fruitiers vont remplacer la vigne.

Ainsi, tout au long de XVIIème siècle, on revoie très peu de vignes, dispersées dans les quatre hameaux, et on sait par ailleurs que le « *vin y est blanc et de médiocre qualité* » et que la concurrence avec les vignobles renommés va supprimer les vigneronns à l'avantage des négociants en tout genre : cabaretiers, débitants de boissons, tonneliers, cabaretiers-boulangers, cabaretiers-laboureurs..... Par contre l'ivresse est fortement réprimée.

A la vigne domestique et à la vigne monastique succèdent après les années terribles, les débits de boissons.



La très vieille ferme de Val Martin

...../.....

XVIIIème siècle

Le grand siècle..... des négociants

Comptons les cabaretiers qui se sont succédés :

- 5 à Saint Nom
- 4 à la Bretesche
- 2 à Goudeval
- 1 à la Tuilerie Bignon

Chaque commerce est nettement défini et réglementé : *« le marchand de vin à pot (de 2 litres) tire son vin de la barrique et le client l'emporte chez lui. Le tavernier sert à boire exclusivement sur un table en bois, sans nappe ni serviette, et le client lampe son vin dans un verre. Le cabaretier sert à boire, a le droit de dresser nappe et serviette et de fournir à manger ».*

Par écrit du 16 décembre 1698, Louis XIV interdit aux hôteliers de donner à boire et à manger les dimanches et jours de fête, pendant la grand-messe et les vêpres.

En 1767, un nouvel édit précise que *« Celui qui s'établit hôtelier contracte l'obligation de servir le public en toute occasion, il ne peut quitter son hôtellerie sans une permission de justice »*. La veille de Noël interdiction est faite aux cabaretiers de servir à boire après huit du soir. Les contrevenants étant susceptibles d'une amende de 200 livres et de se voir retirer l'autorisation d'exercer leur commerce en cas de récidive.

Les cabarets étaient interdits à la jeunesse, aux domestiques et aux ecclésiastiques quand ces derniers n'étaient pas en voyage.

La paroisse de Saint Nom, en 1785, ne compte plus que 3 arpents de vigne contre 1185 arpents de terres labourables, 83 arpents de prés, 19 arpents de bois, 116 arpents de bâtiments, cours et jardins, 14 arpents de friches, 14 arpents de châtaigniers et 52 arpents de routes et chemins, soit au total 1431 arpents.

Le parc de Versailles et la forêt de Marly amputent le territoire de la commune de 15 arpents.

Ce siècle ne fut pas plus clément à la vigne que les précédents. Le 6 août 1705, les thermomètres éclatent (déjà). Le 19 juillet le coche de Paris-Orléans laisse sur sa route 14 chevaux crevés de chaleur (Belot : Trappes d'hier à aujourd'hui). En 1709 l'hiver est rigoureux, et suivi par un printemps froid et humide. Le 30 juin 1725, *« le clergé de Saint Nom alla processionnellement à Nanterre implorer le secours du Seigneur par l'intercession de Sainte Geneviève, et une messe fut dite pour demander un temps favorable pour les biens de la terre, les pluies n'ayant pas discontinué depuis Pâques »*.

La proximité immédiate de Versailles et de Marly a attiré un grand nombre de manouvriers travaillant dans les chantiers et les carrières. Ce changement de population explique en partie le développement des auberges et des cabarets. Par contre, les mauvaises conditions climatiques et la qualité médiocre du vin, ont contribué à l'arrachage des vignes et à l'extension de l'arboriculture.

...../.....



XIXème siècle

De la vigne au vin



Si la vigne se fait rare sur le territoire de la commune, les artisans et commerçants vivant du vin se font de plus en plus nombreux.
Cabaretiers : 5, de 1800 à 1890.

- Débitant de boissons, marchand : 1, de 1839 à 1842.
- Marchands de vin : 7, de 1830 à 1888.
- Tonneliers : 7, de 1801 à 1827.
- Vigneron : 1, en 1801

Au début du XXème siècle la famille Leclerc (Charles Toussaint, Simon et François) travaillent ensemble. Ils sont « *barilliers* », ou « *tonneliers* », terme du XIIIème siècle, remplaçant les « *curparii* » puis les « *carpentarii* » formant la corporation des « *charpentiers de tonneaux* ». Faire un tonneau demande beaucoup de travail. Le fendeur prépare les *doives* ou *douelles*, planches en chêne à grain fin et aux fibres très serrées, riches en tanin, qui se travaille sur la colombe, grand rabot inversé muni de pieds. Le cerclier prépare des cercles provenant de taillis de châtaigniers de 7 à 8 ans d'âge, dont la coupe a été pratiquée régulièrement et avec des cépées proches les unes des autres, pour que les jeunes rejets montent haut et droit.

A Chavenay, il y a un tonnelier en 1861. On en comptait dix à Marly où on récoltait en 1852, 13.288 hectolitres de vin rouge !

...../.....

Les débits de boissons étaient fort contrôlés et réglementés. Il en était de même du transport du vin. En 1807, le tarif des droits d'entrée à Versailles, était de 11,80 francs l'hectolitre d'eau-de-vie à 22° ; 16,75 francs l'hectolitre de 23° à 27°.

Ce siècle comme les précédents, a connu les intempéries, le choléra qui fera 100.000 morts en France de 1832 à 1837, les guerres et les troubles civiques. Il a surtout connu pour la vigne le phylloxéra qui apparaît en 1875. *« Dès que le préfet d'un département a reçu avis par la commission départementale d'études et de surveillance, que le phylloxéra a fait son apparition dans une localité, il charge un délégué de visiter la vigne signalée comme malade, et, en cas de besoin, les vignes environnantes. Le délégué peut faire dans les dites vignes les opérations nécessaires pour constater l'existence de phylloxéra ».*



XXème siècle

De la coupe aux lèvres

Le manque de vigne n'empêche pas les paroissiens de fêter la Saint Vincent avec les paroisses voisines. Monsieur Vénier, ancien Maire de Chavenay écrit : *« La première fête de l'année, la Fête du Réveil, était la fête de Saint Vincent le 23 janvier. C'était la fête des vignerons. Le matin, avant la messe, ils se rendaient sur les vignobles des coteaux où ils étaient tenus de tailler quelques ceps, après quoi, à l'église, ils attribuaient le pain bénit. Au repas, il était défendu aux hommes de boire autre chose que du vin de la dernière récolte. On honorait ensuite les outils du vigneron en buvant à Sainte Serpette, à Saint Serpillon, Saint Panier..... Inutile de souligner l'état dans lequel beaucoup de participants se trouvaient en fin de journée, si bien que cette fête était aussi appelée la Fête des Soulots ».*

Chacun sait que *« s'il pleut à la Saint Vincent, le vin monte au sarment »*. Pour se préserver des intempéries on supplie : *« Saint Vincent notre patron, préservez nos bourgeons des frimas et des glaçons »*. Les chants sur la vigne et le vin ne manquent pas pour égayer la journée : le répertoire est bien fourni !

En août 1936, la hausse du prix du litre de vin rouge à 9° est de 6,05 francs ; en décembre de 3,27 francs d'après les chiffres extraits du « Bulletin mensuel de la statistique générale en France ».

« Depuis la libération, l'augmentation théorique du coût de la vie est passée de l'indice 100 à l'indice 279 pour les denrées rationnées, donc taxées » titre le journal de 1946.

...../.....

L'annuaire du département de Seine-et-Oise, le Dido-Bottin, répertorie :

<u>En 1923 :</u>	2 Aubergistes - 3 Restaurateurs
<u>En 1935 :</u>	1 Restaurateur - 4 Débits de vins
<u>En 1940 :</u>	7 Débits de vins
<u>En 1956 :</u>	4 Restaurants - 1 Café - 2 Débits de vins

Ce qui est intéressant, c'est l'évolution de la population. De 1901 à 1936, le nombre d'habitants qui est de 700 n'atteint que 880 en 1954. Est de 1000 en 1965, 3000 en 1977, 3558 en 1982, 5071 en 1993 et 5062 en 1999.

Les préoccupations ont changé. Il n'est plus question d'agriculture. Tout au plus signale-t-on les « **espaces verts** » dans l'administration communale. Dans la liste des Commerçants et Artisans on compte 9 agences immobilières, 3 garages, 12 professionnels du bâtiment, 5 entreprises de parcs et jardins, au total 91 artisans et commerçants dont 18 professionnels de la santé et 6 bars et restaurants. **Les fermes ne sont pas mentionnées.....**

Guy Jouanjan



« Saint Vincent »



« Le cru de Saint-Nom-la-Bretèche »

XIIème et XIIIème siècles

La vigne monastique

UNE FAMILLE DE MENUISIERS DU XVII^e SIECLE EN BRETAGNE

Yves Kervella est né le 13 mars 1683 à Notre-Dame de Daoulas dans le Finistère, quatrième enfant d'une famille d'artisans attachés à l'abbaye franciscaine.

Ses parents se sont mariés le 6 février 1668, ils décèdent successivement à un mois d'écart : sa mère **Claudine Le Duff** le 25 août 1705, et son père **Luc Kervella** le 27 septembre 1705, à 72 ans, son âge est précisé dans son acte de décès, ce qui nous a permis de retrouver son acte de baptême, du 3 septembre 1633, et ses parents : **Alain Kervella** et **Etiennette Maout**, malheureusement les actes diocésains de Daoulas, aux archives départementales du Finistère commencent en 1626 et nous n'avons pu remonter au-delà.....



Son père est inhumé en l'église abbatiale et paroissiale de Notre-Dame de Daoulas, au chevet de l'autel de Notre-Dame de pitié en la chapelle du Saint Rosaire ainsi qu'il est précisé dans l'acte de décès, sa mère dans le cimetière. **Yves Kervella** a 22 ans, rien ne le retient à Daoulas, son seul frère vivant est prêtre vicaire, il part porteur d'un savoir.

Nous le retrouvons lors de son mariage avec **Julienne Chevalier**, (1689-1751) fille de **Louis Guy Chevalier**, maître menuisier à Rennes, et de **Marie Chaignon**, le 18 février 1713, paroisse Saint Sauveur de Rennes, il a 30 ans elle, 24, et l'on apprend dans l'acte de mariage qu'il est originaire de la paroisse de Notre-Dame de Daoulas, et résidant depuis plusieurs années de la paroisse de Saint-Etienne de Rennes.

Il aura 14 enfants avec la même femme, et avec son fils aîné **Louis Julien Kervella**, né le 15 décembre 1713, il fonde une dynastie de maîtres menuisiers.

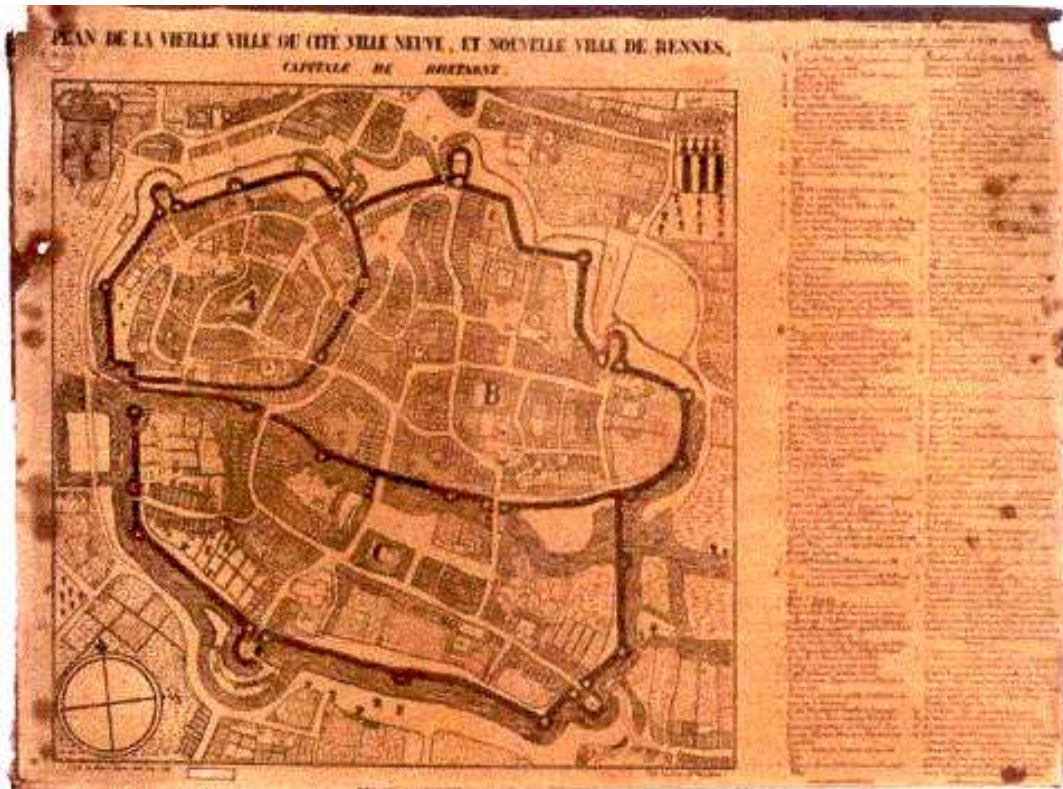
Deux autres fils vont eux aussi s'établir artisans menuisiers : **Pierre Grégoire Kervella** (1719-1799) 8 enfants, et **Jean Olivier Kervella** (1730-1793) 15 enfants.

Pourquoi cette famille va-t-elle prospérer ainsi ?

Un évènement dramatique va bouleverser de nombreux habitants de Rennes, qui sera la raison de l'essor économique des artisans.

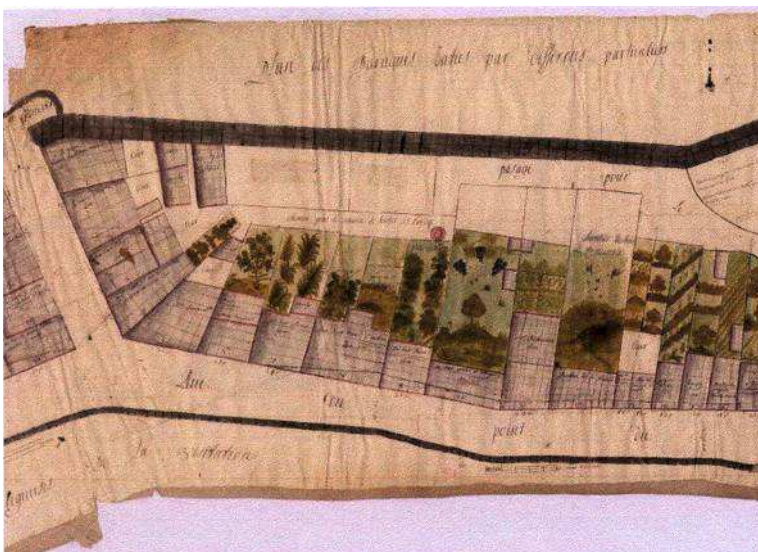
Dans la nuit du 23 décembre 1720, un formidable incendie se déclara dans le centre de Rennes, qui ravagea la presque totalité de la vieille ville. Cette catastrophe fut l'occasion de reconstruire une ville nouvelle, conforme aux idées des urbanistes du XVIII^e siècle.

Le nouveau plan d'urbanisme fut dressé par **Robelin**, ingénieur de la marine à Brest et directeur des fortifications, puis par **Jules Gabriel** en 1724, en particulier pour le palais du Parlement de Bretagne, qui était le plus beau monument de Rennes, heureusement épargné par l'incendie, construit à partir du XIII^{ème} siècle par **Salomon de la Brosse**.



Pour le mettre en valeur, **Gabriel** tira parti de l'espace dégagé par l'incendie des maisons avoisinantes : il dessina une vaste place rectangulaire conçue pour recevoir en son milieu la statue équestre de Louis XIV par **Coysevox**.

L'incendie ayant mis à la rue une importante population, l'intendant donna l'autorisation de construire des édifices de fortune, dès janvier 1721. Ces constructions ne furent permises que pour retenir à Rennes les habitants et surtout les **artisans** dont on avait besoin pour rebâtir.



On accorda des terrains à tous ceux qui le demandaient, sur des emplacements appartenant à la ville de Rennes, ou à des communautés religieuses, comme les douves du Couvent de la Visitation, puis dans le centre ville.

L'édification anarchique des baraques à plusieurs étages favorisa la spéculation et l'intendant mit bon ordre dans le tarif des loyers.

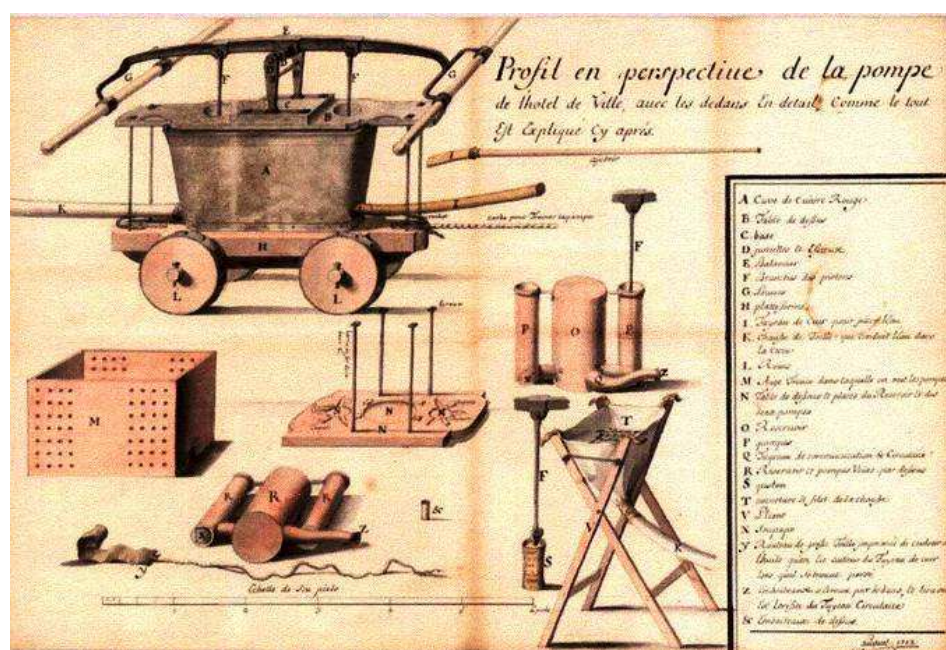
Ces maisons ne devaient être que provisoire, mais il fut bien difficile de les faire détruire, au fur et à mesure que la reconstruction officielle avançait.

Pour remplacer les maisons toutes en bois, des siècles précédents, on a construit des maisons avec un soubassement en pierres de taille, et des étages en colombages.

Les baraques, arrêt du Conseil de 1728, devaient être démontées dans un délai de 4 ans, mais en 1731, un constructeur **Auguste de Cahideuc** proteste encore contre ces baraques « sauvages » qui l'empêchent de creuser les fondations pour les immeubles bourgeois qu'il doit bâtir. Tout au long du XVIII^{ème} siècle, les autorités prirent des mesures réglementaires qui s'avérèrent souvent inefficaces. Il existe toujours rue de la Visitation quelques baraques qui ont défié les siècles.

L'incendie a permis à **Robelin** de remodeler tout le centre ville selon un projet urbain moderne avec des rues larges se coupant à angle droit, parcellaire regroupé, fin du démantèlement des remparts de la ville médiévale, places dégagées. Ainsi se dessine le Rennes moderne, avec le projet de la canalisation de la Vilaine qui n'interviendra qu'au milieu du XIX^{ème} siècle.

Cette vaste entreprise de reconstruction apporta du travail aux **artisans qualifiés**, favorisa la circulation des matériaux et de la main d'œuvre, la rénovation et la modernisation du matériel urbain, comme la « machine à éteindre les incendies » de **Berthelot** qui s'était révélée si inefficace en 1720.



Cette fameuse pompe « si lourde et si pesante qu'à peine six bœufs pouvaient la remuer sur place » fut remplacée par des pompes hollandaises, et l'intendant en 1758, créa un groupe d'hommes dirigés par un entrepreneur de bâtiment spécialement affecté au service des incendies, ancêtre du corps des sapeurs-pompiers actuels.

Que devient la famille Kervella ?

Les artisans menuisiers sont sollicités pour la reconstruction de Rennes, ils installent de nouveaux ateliers et embauchent d'autres apprentis et font travailler toute la famille.



...../.....

Les Doves de la Visitation vont se transformer en rue de la Visitation, l'église Saint Jean est détruite, ainsi que le couvent de la Visitation, dont les jardins deviendront le Thabor, la rue s'appelle maintenant la rue des Fossés, vague souvenir de l'origine.

La prospérité est terminée, personne ne continuera la menuiserie. **Henri François Kervella**, à 32 ans, vit avec **Rosalie Françoise Louvel** à Rennes, avec laquelle il a un fils, **Louis Joseph Kervella**, mon grand-père, né le 6 janvier 1879.

Il part à Nantes, comme mécanicien ajusteur dans la marine avec son fils, lequel se marie à 27 ans le 28 septembre 1906 avec ma grand-mère **Lucie Albertine Rimbert** (1888- ?) enceinte de ma maman **Lucienne Kervella** (1907-1998) qui passera sa jeunesse dans un couvent à Nantes, comme orpheline, son père mort durant la Grande Guerre le 26 juillet 1917, au Chemin des Dames, sa mère, sans doute décédée des suites de couches et son grand-père disparu.

Conclusion

Un dramatique incendie a permis l'éclosion d'une dynastie de maîtres artisans menuisiers, travailleurs et prospères, une Guerre Coloniale a détruit une famille, et une Première Guerre Mondiale en a détruit une autre.

Heureusement, en 1927, l'amour unit la petite bretonne orpheline avec un grand bourbonnais qui était mon père, **Raymond Blanchet** (1905-1988).

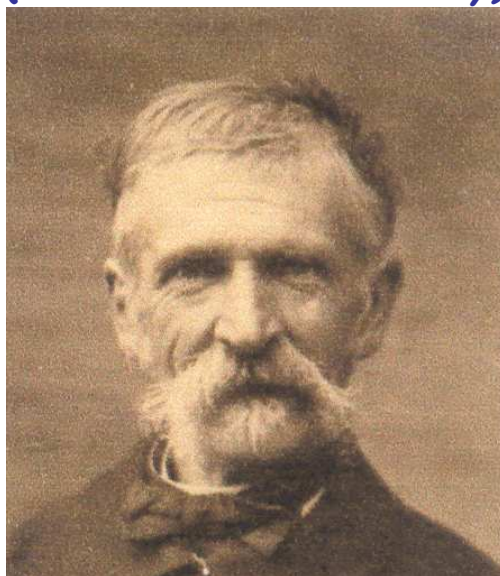
Une Seconde Guerre Mondiale a failli séparer définitivement ces amoureux, mais après 5 ans perdus en Prusse-Orientale, leurs retrouvailles ont autorisé ma naissance en 1947, et la généalogie m'a permis de remonter le temps et de vous raconter cette histoire.

Danielle Preisser

Une existence précaire, Henri Mélan

Petit Parisien abandonné

(Bisaïeul de Josée Bony)



Le 27 juillet 1865, **Marie Césarine Aglaé Mélan**, ouvrière en dentelle de 34 ans accouche en son domicile, 38 boulevard Saint-Michel à Paris, d'un garçon nommé Henri. La naissance est enregistrée sur présentation de la sage-femme en mairie du 6^{ème} arrondissement, le père n'est pas dénommé.

Très vite, Henri est abandonné par sa mère et confié à l'Assistance Publique des hospices de Paris. Il est inscrit sur un registre, le journal des admissions, et immatriculé sous le n° 13686. On lui passe au cou un collier rivé supportant une médaille qui reproduit le numéro du registre. Ce collier ne doit être enlevé qu'à la septième année pour empêcher toute substitution.

Le « **tour d'abandon** », supprimé depuis 1863, a été remplacé par un **Bureau des admissions**, ouvert 24h sur 24. L'enfant peut-être abandonné par la mère elle-même ou par toute autre personne, devant un employé assermenté, qui demande simplement si l'enfant a été inscrit sur le registre de l'état civil. Il reçoit son numéro d'immatriculation devant la personne qui l'abandonne.

Au début du XIXème siècle les abandons représentent 35% des naissances

Henri figure dans le registre chronologique des admissions en septembre 1865 : microfilm n° 2MI 2/32 aux archives de Paris. A partir de ce moment il n'a plus d'autre famille que la nation. A Paris les pupilles ne séjournaient pas plus de 36 heures au dépôt où 30 à 35 nourrices étaient payées 50francs par mois pour alimenter les nouveaux-nés.

Son dossier individuel qui contient tous les détails de sa vie jusqu'à sa 12^{ème} année est archivé sous le n° D5X4 122 aux archives de Paris.



« L'abandon »
L'Illustration, mars 1882

« Petits Paris »

« Il a été reconnu que la condition agricole est celle qui convient le mieux aux pupilles, tout en leur assurant un avenir ».

Henri est placé dans une ferme en **Morvan** fin août, confié à **Claudine Legrain** femme de **Léonard Guyot**, domiciliés à **Vermenoux**.

En 1865, le docteur Monot, dans son livre « De l'industrie des nourrices et de la mortalité des petits enfants » démontre que **la mortalité des enfants de un jour à un an, mis en nourrice dans le Morvan depuis 1850, s'élève à la proportion de 70%**. La loi Roussel, votée en décembre 1874 établira une surveillance de l'autorité publique de tout enfant de moins de 2 ans placé, moyennant salaire, en nourrice hors du domicile de ses parents.

A titre comparatif voici le pourcentage de mortalité des enfants assistés admis dans le département de la Seine dans le cours de leur première année.

1874 : 34.91	1875 : 40.34	1876 : 32.52	1877 : 36.17	1878 : 34.43
1879 : 33.17	1880 : 34.00	1881 : 33.85	1882 : 33.60	

Les petits paris constituaient un apport financier important pour les familles Morvandelles les plus pauvres. Les ouvriers agricoles reçoivent vers 1850, entre 48 et 52% des enfants assistés. C'est devenu une industrie et une nécessité vitale. Cette arrivée massive n'est pas toujours vue d'un très bon œil. Dans le « **Journal du Morvan** » en 1904 à Château-Chinon, les « **pitauds** » comme on les appelle, sont accusés de dégénérer la race Morvandelle !

Beaucoup d'anciens « **petits paris** » se sont fixés en Morvan. A la fin du 19^{ème} siècle ils sont 35 600 à y avoir atteint leur majorité.

En plus des sommes allouées par l'administration jusqu'à l'âge de 12 ans, les cultivateurs nourriciers pouvaient utiliser les enfants pour des petits travaux en dehors de l'école.

« Que nos enfants de 6 à 12 ans soient associés chez leurs nourriciers aux petits travaux d'intérieur, de garde de troupeau, de culture etc....., avant ou après les heures de classe, les jours de vacances ou congés scolaires, rien de mieux ; je vois même des avantages sérieux à

ce qu'ils soient de bonne heure initiés aux divers travaux de la campagne ; l'agriculture sera, pour la plupart, la carrière de leur vie. Mais le conseil général et l'administration tiendront évidemment à ce que nos enfants de 6 à 12 ans ne soient exercés qu'à des travaux modérés, en rapport avec la légèreté de leur âge et leur débilité physique, et seulement en dehors des heures d'ouverture de l'école ».

Cette tutelle de l'état n'est pas totalement désintéressée :

« Il est donc à désirer que les conseils généraux n'hésitent pas à faire quelques sacrifices pour donner à la patrie des soutiens robustes, courageux, voulant gagner honnêtement leur vie et devant rendre au décuple les frais qu'ils auront occasionnés. »

...../.....

« Ce n'est pas en effet une simple question d'humanité. »

Extrait de « L'histoire des enfants abandonnés et délaissés » de Léon Lallemand (1844-1916) Gallica (bibliothèque numérique).

En 1871, le docteur **Boullenot**, médecin à Château-Chinon, dresse un portrait saisissant d'Henri âgé de 6 ans et atteint de rachitisme.

« Rachitisme. Cette maladie est due à une faiblesse constitutionnelle et à une diarrhée très forte et très longue liée à une dentition difficile. Cet enfant a souvent la fièvre et mal aux yeux. Ses membres inférieurs sont amaigris et déviés et la marche n'a lieu qu'avec une béquille. Une nourriture et des soins exceptionnels sont indispensables à cet élève.

Je demande à l'administration pour le jeune Mélan une pension supplémentaire de sept francs par mois.

A Château-Chinon le 10 décembre 1871. »

Nouveau descriptif et nouvelle demande de pension supplémentaire de 6 francs demandée en novembre 1874, Henri a 9 ans.

« Rachitisme. Cette maladie est due à une faiblesse constitutionnelle et à une dysenterie très forte et très longue liée à une dentition difficile. Les jambes sont très maigres, leurs os sont fortement courbés en avant et la marche est très pénible. Cet enfant a souvent la fièvre et des inflammations des yeux. La délicatesse de sa constitution nécessite une nourriture et des soins exceptionnels. »

Demande renouvelée l'année suivante où on apprend qu'Henri a fait un séjour à Berck :

« La constitution de cet enfant s'est fortifiée à Berck, les conjonctivites fréquentes auxquelles il était sujet ont disparu mais il réclame encore des soins exceptionnels.

Et toujours un avis favorable du sous-inspecteur de l'assistance publique à Château-Chinon, Monsieur **Serveille**.

En novembre 1876, Henri a alors 11 ans, son état ne s'est pas amélioré et la demande de pension exceptionnelle est de 6 francs pour les trois premiers trimestres de 1877, et de 12 francs pour les mois suivants, Henri ne donnant plus droit à la pension ordinaire de 6 francs

par mois quand il aurait atteint l'âge de douze ans, âge auquel on estimait que l'enfant faisait sa part de travail à la ferme.

Le 2 juillet 1877, Henri a alors presque 12 ans, le médecin demande un nouveau séjour à Berck.

« Rachitisme. Cette maladie est due à un vice constitutionnel et à de longues diarrhées au moment de la dentition. Les jambes sont très maigres, leurs os fortement courbés en avant et la marche est très difficile. La constitution débile de cet enfant s'est déjà fortifiée par une saison à Berck et je regarde une nouvelle saison de bains de mer comme indispensable ».

Monsieur **Serveille** *« est d'avis qu'il y a lieu d'accorder la demande ».*

Le 21 novembre 1877, l'assistance publique offre une récompense exceptionnelle de 50 francs aux nourriciers pour avoir bien traité l'enfant jusqu'à ses 12 ans.

...../.....

L. 88

ARRONDISSEMENT (Service extérieur, n° 33.)
de *Chat. Chivon*

Administration générale de l'Assistance publique à Paris.

COMMUNE.
de *Château-Chivon Campagne*

ENFANTS ASSISTÉS. (Service extérieur.)

2^{de} Catégorie, Enfant *(1)*

RÉCOMPENSE A 12 ANS.

Nous, Maire de la commune de *Château-Chivon*,
certifions que la nommée *Légrain* *Leusot* résidant en cette commune
a constamment traité avec bonté et humanité l'élève *Mélan*, *Henri*
né le *27 juillet 1865* N° *13686* de 1865, qui lui a été confié le *août 1865*,
qu'il l'a envoyé régulièrement aux Instructions primaires et religieuses, et l'a
préservé d'accidents provenant de défauts de soins.

Nom: *Mélan*
Prénoms: *Henri*
N° *13686* DE 1874.

A *Château-Chivon* le *21* *Nov* 1877.

(1) Désignation de la catégorie.
(2) La première catégorie comprend les Enfants trouvés, la deuxième les Enfants abandonnés et la troisième les Enfants orphelins.

NOTA: Le droit à la récompense de 50 fr. n'est acquis aux nourriciers que lorsqu'ils ont reçu l'enfant dans la première année de sa naissance et qu'ils ont préservé d'accidents jusqu'à 12 ans.

Nouvelle demande le 6 décembre 1877 pour un renouvellement en 1878 de la pension de 12 francs par mois :

« ...cet enfant est d'une taille très petite, il est maigre, débile...la marche est très pénible ».

Nouvelle demande pour 1879 d'une pension de 12 francs par mois. L'agent de l'assistance publique estime qu'Henri pouvant rendre *« quelques services à ses nourriciers, la pension extraordinaire à lui accorder peut être réduite à 10 francs par mois »*, Henri a 13 ans.

Même demande et même pension accordée pour 1880.

Le 15 décembre 1880, la pension est réduite à 6 francs par mois, Henri a 14 ans.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE A PARIS.

ENFANTS ASSISTÉS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Certificat de présence aux Instructions Religieuses.

M. *Mezieres*
CURÉ DE LA PAROISSE.

INSTRUCTION RELIGIEUSE
PENDANT
l'Année 1876-1877.



COMMUNE
de *Ch. Chignon. C^{te}*

ARRONDISSEMENT
de *Ch. Chignon*

DÉPARTEMENT
de *la Seine*

N° 13686. Année de réception, 1874.

Nom de l'Élève : *Mélan*

Prénoms : *Henri*

Date de Naissance : *27 juillet 1869*

Placé chez : *Segrain Claudine*

Femme : *Guyot, Léonard*

Commune : *Ch. Chignon. C^{te}*
(Vernouillet)

Je, soussigné, Curé de la paroisse de *Château-Chignon* certifie que l'Élève ci-dessus dénommé a suivi avec assiduité les instructions religieuses de la paroisse pendant l'Année 1876-1877.

A *Ch. Chignon*, ce *29 Août* 1877.

Mezieres
curé

NOTA. Les Enfants doivent suivre les instructions religieuses, à partir de l'ouverture du Catéchisme de l'année dans laquelle ils atteignent dix ans, et continuer à y aller jusqu'à leur première communion.

Ce Certificat est adressé par le Sous-Inspecteur au Curé de la paroisse où demeure l'Élève qui y est dénommé lorsqu'il atteint les conditions d'âge indiquées ci-dessus.

Il est renvoyé, lorsque les instructions sont terminées, au Sous-Inspecteur par le Curé.

C'est sur la production de ce Certificat que s'ordonne, à la fin du 3^e trimestre de chaque année, la récompense de 4 francs par an, allouée aux Nourriciers.

En cas de changement de Nourrice, la récompense est attribuée à la Nourrice chez laquelle se trouve l'Élève au moment de la clôture des Instructions.

Le Sous-Inspecteur doit renvoyer à l'Administration, à l'appui de son Bordereau récapitulatif, tous les Certifiants qui ont motivé une dépense, en les classant dans l'ordre suivi pour son Bordereau, c'est-à-dire par sexe et par date de naissance.

Henri **rendra bien au décuple, les frais qu'il aura occasionné** à la France puisque ses cinq fils partiront à la guerre en 1914-1918. L'aîné Jean-Marie disparaîtra en août 1914 à Sarrebourg.

Christian Bony

Faire sa demande en mariage autrefois

"Autrefois, c'était rarement les jeunes gens qui se demandaient mutuellement en mariage. Affaire sérieuse, arrangée entre les familles, les demandes se faisaient entre les parents, parfois par le truchement d'un entremetteur".

En général, on ne fait sa demande que si l'on pense qu'elle a des chances d'être agréée. Pas question de perdre la face. D'ailleurs, **on aborde rarement la question de but en blanc** : On rend ce qu'on pourrait appeler apparemment une "visite de courtoisie" et ce sont des petits gestes des hôtes, des attentions diverses selon les régions, qui vont faire deviner si la réponse peut être favorable.

Si l'on s'oriente vers un non, la demande en mariage n'est alors même pas formulée la visite s'achève, on se salue et l'on se quitte bons amis puisque personne n'a reçu officiellement l'affront d'un refus !

Pour dire non

Dans le Dauphiné, le Berry, la Bourgogne ou la Bretagne par exemple, on enlève les tisons du foyer ou bien on tourne vers le visiteur leur bout éteint.

Dans le Berry ou en Gascogne, si la jeune fille et sa mère offrent des noix, c'est qu'elles signifient leur refus.

Proposer une omelette ou des œufs durs dans le Berry a le même sens, comme en Bretagne la proposition d'une bouillie grumeleuse...

Pour dire oui

Le même genre de petits gestes permet d'assurer au visiteur que sa demande sera favorablement reçue et qu'il peut donc la dire.

En Auvergne par exemple, si la jeune fille ou sa mère se mettent à battre une omelette et à en proposer, on sait que la demande va être acceptée.

Dans le Berry, il est de bon augure que la jeune fille glisse une pomme à cuire sous la cendre. Si la future belle-mère demande qu'on l'aide à tenir la poêle lors de la préparation du repas, c'est également bon signe.

Dans le Dauphiné, le Berry, la Bourgogne ou la Bretagne, attiser le foyer ou écarter les tisons équivaut à l'acceptation. Des crêpes ou du beurre salé servis à l'invité en Bretagne ont le même sens favorable.

Dès qu'on est d'accord, les familles abordent les questions de date, d'invités, de dot, de trousseau, de contrat...

Huit mariages sur dix autrefois faisaient l'objet d'un contrat de mariage contre deux sur dix aujourd'hui. Peu romantique mais indispensable dans une société où l'on manquait souvent de l'essentiel. On y détaillait par le menu les apports de chacun, les dates de paiement de la dot si elle était en numéraire (car l'argent était bien rare dans les campagnes), la répartition des biens à venir entre les enfants et le conjoint survivant en cas de décès, jusqu'à l'hébergement par les jeunes gens "à pot et à feu" de leurs parents ou beaux-parents dans leur grand âge. En revanche, les promis sont désormais surveillés bien davantage : l'interdiction de dormir sous le même toit avant le mariage était appliquée partout avec vigueur !

"Une entrevue a lieu dans un cabaret du bourg voisin, raconte un Breton vers 1830. Le jeune homme et la jeune fille y assistent, mais ce sont les pères seuls qui décident. Après avoir préalablement bu quelques rasades, on s'occupe de l'objet de la réunion, et comme le mariage est devenu un simple marché, il ne faut pour le décider guère plus de paroles que pour la vente d'un cheval ou l'achat d'une paire de bœufs. Quand les chefs des deux familles se sont frappés la main, la séance est levée ; les deux accordés qui peut-être ne s'étaient jamais vus et ne se sont pas dit quatre mots pendant la discussion qui vient de décider de leur sort, suivent leurs parents à la mairie et à la sacristie, afin d'y arrêter les fiançailles..."

Des mariages arrangés, il y en eut jusqu'à l'Entre-Deux-Guerres.

Parfois négociés moins brutalement que celui-ci : les deux familles qui s'étaient mises d'accord forçaient à l'alliance par des allusions, des sous-entendus, des compliments forcés, de fausses rumeurs et finissaient par unir deux jeunes gens qui n'avaient pas spécialement d'inclination l'un pour l'autre. Cela restait rare, contrairement à ce qui se pratiquait dans la noblesse, car la jeunesse des campagnes avait des occasions de rencontres et pouvait tenter d'infléchir les parents dans le sens que leur dictait leur cœur.

Aujourd'hui, la société a profondément changé. Les jeunes gens, très indépendants, s'affirment mutuellement leur amour, souvent bien avant que les parents ne l'apprennent. Et la demande en mariage, si elle a lieu, se chuchote directement entre les amoureux...

Pascal Henry

Sources : - site voilà .fr
- Revue française de généalogie.



A PROPOS DE L'AMOUR

L'AMOUR DANS LES NOMS

L'amour est éternel, dit-on. Il avait déjà trouvé sa place dans nos noms de famille, il y a plus de mille ans. Petit panorama des patronymes amoureux ou coquins.

Amour, avec un grand « A ».

Si, si : **Amour** est un vrai nom de famille ! Cet amour de nom est porté aujourd'hui par plus de 800 personnes en France, principalement en Saône-et-Loire. Il aurait surnommé au départ un homme particulièrement amoureux ou un amant.

Pour une Amourette qui passait par là.....

La France compte aujourd'hui 400 **Amoureux**..... avec une majuscule car il s'agit d'un nom de famille, les vrais amoureux étant infiniment plus nombreux !

Côté patronyme toujours, on recense aussi 6 000 **Lamoureux**..... Et comme Paris passe pour être la capitale de la galanterie, c'est bien sûr là que l'on en trouve le plus grand nombre !

Les hommes n'étaient pourtant pas moins galant ailleurs : c'est tout simplement qu'on utilisait d'autres termes pour désigner les « **jolis cœurs** ».

Par exemple **Amoureux** ou **Lamoureux** dans le Sud (environ 3 000 porteurs chacun), **Amourette** et **Amouret** en Normandie (respectivement 900 et 550 porteurs du nom), **Lamourette** (550) dans le Pas-de-Calais, **Amoureux** dans les Pyrénées (70), **Amouretti** dans le Var (35), **Lamourelle** dans le Béarn (100), **Amoureux** en Ille-et-Vilaine (35), etc.

Des amis amants ?

Le patronyme **Lamy** a quant à lui été donné à un amant ou, par dérision, à quelqu'un qui n'était guère un ami. Dans le même genre, on trouve aussi **Amic** (730) et **Amici** (110), tous deux en région méditerranéenne, **Amiguet** (140) dans les Alpes, **Amion** (50) en Normandie, **Amye** (30) dans le Jura.....

Une bise coquine ?

Pas de fausses interprétations en revanche pour les noms **Bisou** (30) dans l'Hérault, **Bisoux** (15) dans le Nord-Pas-de-Calais ou **Bise** (300) un peu partout en France. L'ancêtre initial de ces familles n'était pas réputé pour ses baisers : il vivait tout simplement dans une maison exposée au vent du Nord, la bise.

Des Calin pas calins du tout.....

La France compte plus de 600 porteurs du nom **Calin**, une cinquantaine de **Caline** et une trentaine de **Calinet** implantés surtout dans le nord du pays. Ces patronymes très mignons désignaient en fait des paresseux, des indolents, sens qu'avait cet adjectif autrefois, lors de la période de formation des noms de famille.

Cœur à offrir.

Près de 1 500 personnes se nomme **Cœur**. On compte aussi plus de 200 **Coeurderoi** ou

...../.....

Cœur-de-Roi, une centaine de **Cœur-Joly**, autant de **Coeurdoux**, une vingtaine de **Cœur-Uni**..... Tout cela est très attendrissant au premier abord, mais en fait, à l'origine, quelqu'un qui « **avait du cœur** », c'était quelqu'un de courageux, de brave, d'héroïque. Un sens tout à fait sympathique mais bien loin des amourettes.....

LES PHILTRES D'AMOUR

On aime. Mais comment savoir si l'amour est réciproque ? Comment s'en assurer alors que rien encore n'a été dit..... Nos grands-mères avaient quelques secrets, qui semblent parfois bien difficiles à réaliser aujourd'hui.....

Créer une « pomme d'amour ».

Dans le Massif central, on conseillait de fabriquer une pomme d'amour : *« il faut cueillir un vendredi, avant le lever du soleil, la plus belle pomme d'un verger. On doit ensuite écrire avec son sang, deux petits papiers, sur le premier son nom et son prénom, à la ligne suivante le nom et le prénom de la personne dont on veut être aimé. Il faut avoir trois de ses cheveux, on y joint trois des siens pour lier le petit billet. Sur le second, on écrit seulement - **scheva** -. On fend la pomme, on ôte les pépins ; à la place on met les billets. Après quoi les deux moitiés de la pomme doivent être reliées avec deux brochettes de myrte verte (symbole d'éternité). Il faut faire sécher au four doucement pour que la pomme devienne dure, après quoi on l'enveloppe dans des feuilles de laurier et, sans qu'elle s'en aperçoive, on la met sous le chevet du lit de la personne. »* (R. Crozet)

Utiliser du sang.

Dans les campagnes de la Drôme, les vieilles femmes des montagnes savaient, dit-on, fabriquer des philtres d'amour avec du sang de coq et de mouton noir. La jeune fille pouvait aussi faire boire au garçon recherché quelques gouttes de son sang dans du vin, du gâteau ou du café : une mixture radicale, affirmait la tradition populaire, pour provoquer un attachement éternel.

La même recette existait dans le Languedoc ou en Gironde, où cette pratique était encore courante vers 1900. Dans le Berry, c'était l'inverse : c'était le sang de la personne dont on voulait se faire aimer qu'il fallait parvenir à boire !

Recettes diverses.

En Auvergne, on conseillait au XVIII^e siècle, aux jeunes gens soucieux de séduire, de prendre de la moelle dans le pied gauche d'un loup et d'en faire une pommade à faire respirer à la jeune fille souhaitée. Chaque respiration augmentait son amour ! En Limousin, au cours des bals, le danseur pouvait placer dans le sabot de sa cavalière et à son insu (ou la cavalière dans le sabot du cavalier) une tige de l'herbe dite du Saint-Sacrement : les deux jeunes gens ne pourraient dès lors plus se quitter.

Autres solutions : saupoudrer l'épaule du veston du jeune homme aimé, sans qu'il s'en aperçoive, d'un pincée de « **poudre de chauve-souris** » (cendre d'une chauve-souris incinérée par les bons soins d'une « sorcière » de village) ; ou bien cueillir une feuille de lierre sans la regarder, la placer sur le cœur du garçon quelques instants, puis la rapporter chez soi et la glisser sous son oreiller.....

On pouvait aussi écrire sur un petit papier *Aumus Porte aunus bretingué*, l'entourer de beurre et le faire avaler quand le soleil est couché à l'aimé(e).....mais sans qu'il soit découvert et recraché, c'est là toute la difficulté !

...../.....

Dans le Berry, c'est plus simple : la jeune fille doit simplement faire manger au garçon un morceau de galette dans laquelle elle a mis du fil, symbole du lien qui va désormais les attacher. Encore plus

simple : dans les Pyrénées, le garçon doit inscrire le prénom de la demoiselle sur trois feuilles de laurier et parvenir à les glisser en secret sous son oreilles.

La recette du « Petit Albert ».

Le Petit Albert était un livre de sorcellerie que l'on utilisait parfois dans les campagnes autrefois.

Pour se faire aimer d'une personne précise, il donnait aux jeunes gens les conseils suivants.

*« Vivez chastement, au moins pendant 5 ou 6 jours, et le septième, qui sera le vendredi, si faire se peut, mangez et buvez des aliments de nature chaude, qui vous excitent à l'amour, et quand vous vous sentirez dans cet état, tâchez d'avoir une conversation familière avec l'objet de votre passion et faites en sorte qu'elle puisse vous regarder fixement, vous et elle, seulement l'espace d'un **Ave Maria** ; car les rayons visuels, se rencontrant mutuellement, seront de si puissants véhicules de l'amour, qu'ils pénétreront jusqu'au cœur, et la plus grande fierté et la plus grande insensibilité ne pourront leur résister.*

Il est assez difficile de convaincre une jeune fille qui a de la pudeur de regarder fixement un jeune homme durant quelque espace de temps, mais on la pourra obliger à cela, en lui disant, en badinant, qu'on a appris un secret à deviner par les yeux, si l'on doit être bientôt mariée, ou si l'on vivra longtemps, si l'on sera heureuse de son mariage, ou quelque chose autre semblable qui flatte la curiosité de la personne, et qui la fasse résoudre à regarder fixement ».

Le philtre d'amour de Tristant et Yseult

S'il est bien un breuvage qui assure l'amour à tout coup, c'est bien le philtre d'amour qu'avait préparé la mère d'Yseult en prévision du mariage de sa fille avec le roi Marc de Cornouailles. La tragique histoire de Tristant et Yseult, qui l'avaient bu par erreur avant les noces, en a assis la réputation d'efficacité par-delà les siècles !

Bien sûr, ce n'est qu'une légende. Mais cela n'a pas empêché des générations d'amoureux désespérés, de charlatans ou de grands-mères désireuses d'aider un malheureux éconduit d'en chercher la recette miracle.....

Rassurez-vous : on trouve quand même l'amour s'en être obligé d'en passer par toutes ces recettes !

LES COUPLES MYTHIQUES

Séparés par les hommes, réunis dans la mort

L'histoire de **Tristan et Yseult** est l'une des plus belles légendes celtiques. Elle a inspiré quantité de poètes et romanciers depuis l'an mille. Chevalier accompli, Tristan est chargé par Marc, roi de Cornouailles, d'aller lui chercher sa fiancée, Yseult la Blonde, par delà les mers. Sur le chemin du retour, les jeunes gens boivent par erreur un philtre d'amour que la mère d'Yseult avait préparé pour la nuit de noces. Le reste de leur vie va se passer à lutter contre leur amour-passion,, à ,supporter d'inlassables tourments de conscience vis-à-vis du roi Marc ainsi que toute la souffrance de leur renoncement. Seul la mort peut finalement les réunir.

...../.....

Autre drame éternel : celui de **Roméo et Juliette**. D'abord présenté dans plusieurs récits italiens, leur histoire est magnifiée par Shakespeare qui en fait un amour parfait, contrarié par les hommes et scellé par la mort. Ils sont les amoureux « hors du monde » qui ne peuvent plus en comprendre les contraintes et dont la passion sublime les faiblesses, efface le mal.

Héloïse et Abélard sont en revanche des êtres de chair et de sang, non des personnages de roman. Leur histoire a pourtant rejoint celle des amants mythiques.

Né vers 1079, professeur réputé de philosophie et de théologie, Abélard séduit et épouse en secret son élève Héloïse. Lorsqu'il l'apprend, l'oncle d'Héloïse fait émasculer Abélard et envoie sa nièce dans un couvent.

Si leur passion est connue, c'est grâce aux milliers de lettres qu'Héloïse va continuer à échanger avec Abélard jusqu'à sa mort, une correspondance remarquable à la fois par l'amour qu'elle ne cesse de lui porter et par l'élévation spirituelle dont cette religieuse devenue abbesse saura faire preuve.

Séparés par la mort

Une légende antique qui a su inspirer les poètes, les peintres et les cinéastes est celle d'**Orphée et Eurydice**. Celle d'un amour d'abord partagé et heureux, puisque Orphée, joueur de cithare et chanteur talentueux, avait épousé celle qu'il aimait, la nymphe Eurydice. Mais la morsure d'un serpent la fit mourir. Inconsolable Orphée parvint à émouvoir les dieux infernaux par ses chants. Il obtint d'eux l'autorisation d'aller chercher Eurydice au royaume des morts, à la condition toutefois de ne pas se retourner pour la regarder avant la sortie à l'air libre. Or, Orphée ne sait pas tenir sa promesse et rester aussi longtemps sans revoir le visage de son aimée : il se retourne trop tôt et la perd à jamais.

L'amour heureux

Dante et Béatrice sont des personnages réels. Dante a magnifié leur amour (qui date de l'enfance et les mène jusqu'à la fin de leur vie) à travers ses œuvres. Dans « *Divine Comédie* », la mort ne les sépare pas : Béatrice est la clé qui lui ouvre la porte de chaque monde : Enfer, Purgatoire, pour le mener jusqu'à l'entrée du Paradis. Elle est la lumière, la beauté qui, lui permet d'atteindre Dieu et d'aller au-delà de la mort.

Quant à **Philémon et Baucis**, issus de la mythologie grecque et latine, ils forment le couple idéal, celui qui a vécu de l'adolescence à la vieillesse sans la moindre discorde. Ils hébergent un soir deux inconnus, en fait Jupiter et Mercure, qui n'ont pu trouver refuge ailleurs. Touchés par l'hospitalité généreuse de ces deux vieillards, les dieux transforment leur mesure en palais et disent qu'ils peuvent aussi exaucer leur vœu le plus cher. Philémon et Baucis affirment alors qu'ils ne veulent rien d'autre que vieillir ensemble et mourir au même moment, pour ne jamais rester l'un sans l'autre. Ils seront transformés en arbre à la fin de leur vie, qui demeure le symbole de l'amour conjugal.

Sources : <http://genealogie.orange.fr> (texte Marie-Odile Mergnac)

Jean Bodu

PETITS CADEAUX ENTRE AMOUREUX

Autrefois, les petits cadeaux qu'un soupirant pouvait faire à sa belle étaient très précis. On n'offrait pas n'importe quoi. Certains objets ritualisés constituaient à eux seuls une déclaration d'amour.....

Les cadeaux gourmands.

Souvent, on offre une gourmandise, à l'instar de ces jeunes gens du Forez qui avaient toujours, au XIX^{ème} siècle, des carrés de sucre dans leur poche : cette friandise si rare à l'époque était utilisée par eux comme un véritable outil de séduction ! En Alsace, le cadeau le plus caractéristique est le cœur en pain d'épices, qu'on mange à deux. Dans le Nord, on offre à boire à la jeune fille.

Les cadeaux qu'on garde.

Aux foires alsaciennes, le garçon peut acquérir une assiette décorée, dite **Mestiteller**, qu'il offre à l'élue de son cœur en gage d'amour : elle constitue une pièce de leur futur service de table ou bien un décor de leur future maison ! En Bresse, l'amoureux offre des fleurs. En Bretagne, on préfère les épingles ornées de grosses perles, les châles ou les rubans. En Franche-Comté : une croix, un ruban, un mouchoir, un écu ou même une paire de souliers. En Provence : des paquets d'épingles. En Normandie : des épingles, un fichu, un collier, un chapelet... On n'offre guère de bague, cette coutume venue des villes ne datant que du XX^{ème} siècle.

Les cadeaux dont on se souvient.

En Corse, si le garçon est apprécié d'une jeune fille, il lui offre la sérénade le soir : une chanson d'amour qu'il compose et chante seul ou, s'il est moins doué, qu'il fait clamer par un poète et chanteur local. Pour la jouer, il est toujours accompagné d'amis et soutient le chant par les accords d'une guitare. En Franche-Comté aussi, les amoureux vont jouer des aubades avec un violoniste devant la maison de la jeune fille aimée.

Farces de plus ou moins bon goût.....

Dans certaines régions, montrer autrefois à quelqu'un qu'on l'apprécie c'est souvent l'agacer davantage que les autres et lui jeter, plutôt que lui donner, les cadeaux qu'on lui destine ! Ainsi, en Ardèche, la jeune fille cache le couteau de celui qui lui plaît et lui dit des agaceries. De son côté, le timide peut se déclarer en jetant au visage de l'aimée un bouquet d'airelles ou un mouchoir rempli de petites pommes vertes... En Ille-et-Vilaine, on frappe le genou de l'autre ou bien on lui offre une pomme à demi croquée. En Corse, où il vaut mieux déclarer discrètement sa flamme pour ne pas risquer le courroux de la famille, on lance sur la robe de l'aimée des fruits de bardane piquants, qui y reste accrochés et que laisse la jeune fille si elle apprécie le garçon. Une autre coutume, typiquement gasconne, consiste à se lancer mutuellement des braises le soir à la veillée... au point que courtiser se dit localement « **faire de la cendre** » : tant pis pour les vêtements !

Quand les jeunes filles font des cadeaux.....

Dans certaines régions, assez peu nombreuses, les jeunes filles offrent aussi des cadeaux à celui de leurs soupirants qui leur plaît le mieux. En Alsace, par exemple, l'offrande la plus classique est une belle épingle de cravate, mais on propose aussi parfois un objet « **fait main** » : en général un carquois pour la pierre à aiguiser la faux ou un fuseau pour les gerbes de blé, brodés de leurs deux initiales. En Bresse, la jeune fille offre plus modestement des noisettes à son ami de cœur.

Sources : <http://genealogie.orange.fr> (texte Marie-Odile Mergnac)

Jean Bodu

Un chevalier poète du Moyen-Âge

Othon de Granson est né vers 1330 dans le canton de Vaux, Chevalier, homme de guerre, Croisé en Orient, il mourra en 1397 à Bourg-en-Bresse lors d'un duel judiciaire, on l'accusait d'avoir assassiné Amédée VII (le comte rouge).

C'était sans doute aussi le plus grand poète Suisse du Moyen-Âge. Ayant vécu à la cour de Savoie, c'est en français qu'il nous laissera ses plus jolis textes. Il restera pour beaucoup le prototype de l'amant mélancolique vêtu de noir, mais annonce aussi par ses textes (pas toujours pour la même dame) la crise et bientôt la fin de l'amour courtois.

Voici un de ses poèmes :

La grand beauté de vo viaire clair

*La grand beauté de vo viaire clair,
Et la douceur dont vous êtes parée,
Me fait de vous si fort énamouré,
Chère dame, qu'avoir ne puis durée,
A toute heure et en vous ma pensée,
Désir m'assaut durement par rigueur.
Et si par vous ne m'est grâce donnée,
En languissant définiront mes jours.
Allégement ne pourraie trouver
Du mal que j'ai par créature née,
Si par vous non, en qui veut affermer
Entièrement mon cœur, sans dessevrée,
Il est vôtre, longtemps vous ai aimée
Céléement, sans en faire clameur.
Et si l'amour de vous m'est refusée,
En languissant définiront mes jours.
Ci vous supplie humblement que passer
Ma requête veuillez, s'il vous agrée,
Assez pouvez connaître mon penser
Par ma chanson, qui ballade est nommée,
Plus ne vous dis, belle désirée,
Démontrez-moi, s'il vous plaît, vo douceurs,
Car autrement soyez acertainée,
En languissant définiront mes jours.*

(Evidemment nous ne sommes plus habitués au français du Moyen-Âge !)

...../.....

Vocabulaire de l'Amour médiéval

Voici quelques mots et leur traduction en français d'aujourd'hui du vocabulaire de l' « Amour au Moyen-Âge ».

Accordailles :	Fiançailles	Baron :	Mari
Biau :	Beau	Bordelière :	Débauchée
Coursière :	Coureuse	Déportement :	Mauvaise conduite
Donoyer :	Flirter	Donzelle :	Fille de petite vertu
Dru (e) :	Amant, maîtresse	Druerie :	Galanterie
Enceinter :	rendre enceinte	Emeuvement :	Emoi
Encombre :	Rencontre	Esnuer :	Dénuder
Fame :	Femme	Feminage :	Féminité
Fornication :	Péché de luxure	Gentille :	Charmante
Gésir :	Coucher	Guerpir :	Quitter
Janceresse :	Menteuse	Joliette :	Jolie
Lober :	Tromper	Mignotte :	Fille caressante
Nache :	Fesse (!)	Paillard :	Débauché
Paltonière :	Prostituée	Pesance :	Chagrin
Piperie :	Tromperie		



Sources : <http://www.medieval-moyen-age.net>

Jean Bodu

L'Amour courtois

Cueillir la rose.....

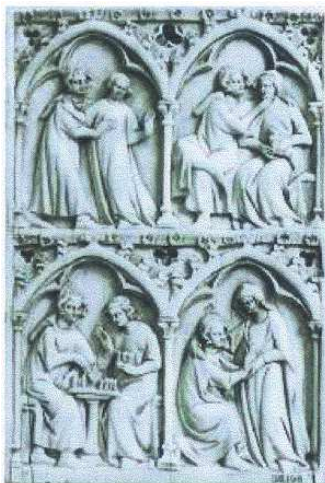
Durant le **Moyen-Âge**, de nouvelles formes de sentiments amoureux trouvent leur expression dans la poésie des **troubadours et des trouvères** en vogue au sein des cours seigneuriales.

Ce nouveau langage de l'amour, soumis à des influences aussi diverses que la poésie amoureuse islamique, l'hérésie cathare, la renaissance de la thématique lyrique latine et la dévotion croissante à la Vierge Marie, est entré dans l'histoire sous le nom **d'amour courtois**.

L'ampleur de la mutation de l'imaginaire amoureux reflétait de nouvelles valeurs et de nouveaux désirs à l'œuvre dans la dynamique des rapports amoureux effectifs. Pour accéder à sa bien-aimée, l'amant devait faire preuve de **patience** et **se soumettre** à une série d'étapes plus ou moins hiérarchisées.

Tout au long de ce parcours, les amants devaient obéir à un ensemble de règles qui faisaient de l'amour un jeu aussi complexe que celui des échecs. Les échanges de cadeaux, surtout de la part de l'homme, contre des faveurs accordées par la femme formaient l'essentiel de la relation amoureuse. La culture médiévale était avant tout **une culture du don**, notion aussi éloignée de la vénalité des sociétés marchandes que de la spontanéité romantique. Dons et faveurs étaient donnés et rendus en fonction d'un système d'obligations réciproques.

L'amour est un parcours initiatique jalonné d'épreuves qui comporte quatre degrés.



Le premier consiste à donner des espérances,

Le deuxième est dans l'offre du baiser.

Le troisième dans le plaisir des caresses.

Le quatrième se termine par le don total de la personne.

Allégorie sophistiquée du désir, le jeu d'échecs figure ici le premier degré de l'amour (la femme étant sur le point d'être mise en échec). La promesse d'un accomplissement physique ultérieur est évoquée dans la suite des médaillons après que la dame se refuse même à regarder son amant, celui-ci s'agenouille tandis qu'elle consent à se laisser caresser le sein.

« Quand j'eus fait tant d'efforts ici que je me fur rapproché du rosier, au point de pouvoir tendre à mon gré les mains pour prendre le bouton sur les rameaux, Bel Accueil se mit à prier pour Dieu de n'y faire nul outrage ; et je lui promis solennellement, parce qu'il m'en priait en insistant, que je n'y ferais rien d'autre que sa volonté et la mienne. Par les rameaux je saisis le rosier, rameaux plus nobles que nul osier : et quand je pus m'y tenir des deux mains, doucement et sans me précipiter, je commençai à ébranler le bouton ; j'aurais du mal à l'avoir sans le secouer. J'en fis par nécessité trembler et s'agiter toutes les branches, sans déchirer aucun des rameaux, car je ne voulais en rien le blesser ; et pourtant il me fallut de force entamer un peu l'écorce : je ne savais comment obtenir autrement ce dont j'avais si grand désir. A la fin, je veux bien vous le dire, j'y répandis un peu de graine, quand j'eus ébranlé le bouton. Ce fut quand je le tâtai à l'intérieur pour retourner en tous sens es feuillettes, car je voulais tout explorer jusqu'au fond du bouton, comme il me semble qu'il est bon de faire. Et je fis alors se mêler les graines si bien qu'elles se seraient démêlées avec

peine, et ainsi je fis s'élargir et s'étendre tout le tendre boutonnet. Voici tout le mal que je lui fis, mais je peux bien garantir alors que le doux bouton, qui n'y pensait nul mal, ne m'en sut

...../.....

aucunement mauvais gré, mais consentit et souffrit que je fasse tout en qu'il sait devoir me plaire. Et pourtant il me rappelle ma promesse, et dit que je lui fais du tort, et que je suis trop outrageux. Mais il ne fait rien pour empêcher que je prenne, découvre et cueille le rosier et la rose, la fleur et la feuille ».

Jean DE MEUN, Le Roman de la Rose.

Sources : <http://www.ulb.ac.be/cal/amourscourtois>

Jean Bodu



« La Fine Amor »

L'amour conjugal était considéré comme sans importance. Seuls étaient pris en considération les associations de biens et la procréation. Pour échapper au mariage arrangé, les femmes n'avaient que le recours d'entrer en religion. Pour rechercher une liaison hors du lit conjugal, les clercs ou les prêtres jouissaient de faveurs particulières : les biographies de femmes mariées sont pleines d'anecdotes concernant des prêtres débauchés qui, sous le couvert d'efforts vertueux pour sauver l'âme féminine, obtenaient par la ruse, la confiance de leur pénitente et ensuite leurs faveurs amoureuses.

Au XII^{ème} siècle, se crée un modèle de relation entre l'homme et la femme connu sous le nom de « Fine Amour » dont quelques manuscrits sous forme de chansons et de poèmes ont laissé des traces. Il semble que les plus anciens textes soient l'œuvre de Guillaume de Poitiers, duc d'Aquitaine (le père d'Aliénor d'Aquitaine laquelle s'entoura par la suite dans sa cour de troubadours). Des poèmes en langue d'oc ont laissé des traces. Ils étaient chantés par les troubadours dans le monde méditerranéen et par les trouvères dans le Nord. Ces poèmes, élaborés pour le divertissement des gens de cour, connurent un succès grandissant dans les grandes cours princières de Normandie, de Touraine, de Champagne et de Flandre et se répandirent dans toute l'Europe sous forme de romans (Le Roman de la Rose, Les Chevaliers de la Table Ronde, etc).

Dante en subit la fascination.

L'historien Georges Duby définit l'Amour courtois : le modèle est une Dame (du latin dominae = en position dominante) mariée (l'épouse du seigneur) dont un jeune homme (généralement un chevalier) de son entourage tombe éperdument amoureux et fou de désir. Il use de stratagème pour la séduire. Un jeu dangereux se trame entre les deux en raison de l'honneur de la Dame et celui de son mari. Le jeune homme doit se montrer patient et maître de son corps. La Dame est lointaine, inaccessible, nimbée de mysticisme. Cet amour onirique concède à la femme un pouvoir certain. La cérémonie de « l'assag » (l'essai) donne à la Dame le moyen de vérifier dans quelle mesure son ami est capable de la respecter, alors que, couché à côté d'elle, il est dans une situation d'extrême tentation. L'amour devient un art, une exaltation de l'âme et une délicieuse souffrance.

Georges Duby en déduit que ces modèles culturels forgés dans les milieux aristocratiques s'infiltrèrent jusque dans les couches les plus profondes de la formation sociale. Les rapports

entre le masculin et le féminin prirent dans la société Occidentale une tournure singulière. Ils dépouillèrent d'une forte part de grossièreté le comportement des mâles et la politique matrimoniale des lignages. Ces traits qui dérivent de l'Amour Courtois sont ceux par quoi notre civilisation se distingue le plus abruptement des autres.

Sources : <http://www.uni-ulm.de/LILL/3.O/D>

Jean Bodu



« LE MARIAGE D'ADAM ET EVE »

Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques*, vers 1475-1500 - Bruges.
BNF, Manuscrits, Français 11 fol. 3v

L'autorité de la Bible et des Pères de l'Eglise a joué un grand rôle dans la persistance de cette croyance. Sans doute à cause d'une traduction erronée d'un terme hébreu, la Vulgate évoque en effet à sept reprises la licorne, notamment dans les Psaumes et le Livre de Job : elle apparaît à l'origine comme un animal malfaisant et violent. Saint Basile avertit ainsi le croyant : « *Prends garde à toi, ô homme, et défie-toi de la licorne, c'est-à-dire du démon, car elle fait aisément le mal et le trame contre les hommes* ». Saint Bernard enjoint l'homme de lutter contre ses démons, « *la rage du lion, l'impudeur du bouc, la férocité du sanglier, l'orgueil de la licorne* ». C'est dans un paradis luxuriant que l'union d'Adam et Eve est bénie par Dieu le Créateur. Parmi les animaux de la création, témoin de cette scène, une magnifique licorne repose près du Fleuve de Vie qu'elle contemple.

Sources : <http://expositions.bnf.fr>

Jean Bodu

Petite histoire de Villepreux

« LA LOUEE DES DOMESTIQUES A LA FAISANDERIE »

Madame Angélique HERSE demandait aux saisonniers de s'attabler dans la grande cuisine de sa ferme, et leur faisait servir la soupe.

S'ils mangeaient rapidement, elle les embauchait, sinon elle les renvoyait en disant :

« **Lent à manger, lent à travailler, je ne veux pas de vous** ».

Janine Michondard